

Hurl Barbe

# Les Celtes mercenaires



Sous la Cape

*Dans la même collection*

JULES VEINE

*Le Voyage dans les spasmes*

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

PATRICK BOMAN

*Des nouilles dans le cosmos*

Pas facile de faire des nouilles de qualité  
au cours d'un voyage intersidéral.

PIERRE CHARMOZ

*Première ascension népalaise de la tour Eiffel  
et autres cimes improbables*

Une cordée népalaise s'apprête à faire l'ascension  
du célèbre sommet parisien.

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU

*Le Vampire de Wall Street*

Mordu par le comte Madov, un trader va semer la désolation  
dans la Yosemite Valley.

PATRICK BOMAN

*Les Canines dans le pâté*

Au milieu du stupre et du lucre de La Nouvelle-Babylone,  
une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres :  
hémoglobine et vodka, voire eau bénite, coulent à flots.

HURL BARBE

*Pompe le Mousse*

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

*À paraître*

PATRICK BOMAN

*XX et autres histoires de Canines*

Recueil de nouvelles vampyriques.

STUDIO LOU PETITOU et PIERRE CHARMOZ

*La Canine impériale*

Hiver 1853, une menace pèse sur Paris.  
L'enquête est menée par Vidocq, Renan et les saint-simoniens.

# LES CELTES MERCENAIRES





Hurl Barbe

 es Celtes  
mercenaires

Sous la Cape

Les personnages de ce roman sont imaginaires.  
Toute ressemblance avec des personnes vivantes  
ou ayant vécu ne pourrait être que fortuite.

Ce roman a paru en 1982 aux éditions de la Brigandine.

|

Les dunes se redressaient. Hubert Plancoët émergea au sommet de la dernière colline de sable. Il se retourna et contempla l'immense désert dont il venait de traverser une infime partie. Devant, la mer déferlait sur la plage en longs rouleaux d'écume. Il poussa les flancs de sa monture.

Au milieu des vagues, une jeune fille se laissait porter par le flux et le reflux. Parfois une lame la soulevait et Hubert pouvait voir son torse bronzé que surmontaient deux petits seins, aigus comme des pointes d'améthyste.

La jeune fille le vit et lui sourit.

Hubert passa une langue rêche sur ses lèvres où le vent avait déposé des cristaux de sel. Malgré la fatigue, il sentit le désir gonfler sa chair.

– Stivel, à genoux.

Le dromadaire broutait une feuille d'artichaut, indifférent à l'ordre de son maître! Soudain, il se cassa en deux, propulsant Hubert sur le sable.

– Sale bête!

Hubert lui décocha un coup de botte. Le dromadaire retroussa ses babines, comme pour rigoler, mais Hubert était déjà loin; la fille lui faisait de grands signes et lui lançait des baisers, cambrant les reins et ondulant du bassin. Vue de près, elle était vraiment belle; sa longue chevelure blonde ruisselante tressait une couronne d'or flottant.

– Tu viens, beau cavalier? lui cria-t-elle.

Hubert posa son chapeau rond sur le sable, passa un doigt dans sa chevelure crasseuse. À chaque pas, il laissait tomber une pièce de son équipement : ici le petit gilet brodé, là le large ceinturon où pendaient les Triskels ; plus loin, le pantalon bouffant aux passementeries défraîchies et, enfin, à la frange de l'écume, ses guêtres couvertes de poussière. Il jeta un dernier coup d'œil à Stivel : indifférent aux passions humaines, le dromadaire fouillait le sable à la recherche de petits vers blancs qui croquent sous la dent et giclent au fond du palais.

Hubert se tenait nu devant la fille. Elle passa une langue gourmande sur ses lèvres et frisa des yeux.

– Viens nager avec moi, gémit-elle.

Ses mains disparaissaient sous les vagues et se livraient à un secret travail dont Hubert n'avait aucun mal à deviner le sens. Il eut une envie immédiate et violente de presser entre ses mains ce corps adorable pour en extraire le jus et le boire à longs traits goulus. Il se jeta à l'eau ; au moment où il allait poser la main sur la fille – elle faisait courir de petites vagues sur ses seins pour en exciter les bourgeons –, celle-ci se propulsa vers le large dans un grand éclat de rire. Hubert se lança à sa poursuite. Il regrettait d'avoir laissé ses Triskels sur le sable : l'océan abritait des bêtes cruelles ou malfaisantes et il avait vu plus d'une fois des hommes disparaître dans les mâchoires d'acier d'un *Redoutable*, d'un *Vengeur* ou d'un *Invincible*.

À quelques dizaines de mètres, la fille se pétrissait les seins et le regardait nager vers elle avec une moue ironique.

– Du nerf, garçon !

Elle plongea, passa sous lui – effleurant d'une main légère le sexe tendu – et fit surface à dix mètres. Hubert commençait à être prodigieusement excité.

– Eh ! la belle ! Si on s'arrêtait un peu pour causer ?

Sur le rivage, les artichauts géants dressaient leurs silhouettes, ponctuant la crête des dunes comme autant de sentinelles bienveillantes. Stivel broutait le sable; rien ne semblait menacer leur tranquillité. Hubert se souvint d'étranges récits où des créatures marines, après les avoir séduits, entraînaient de malheureux pêcheurs au fond des eaux. Il haussa mentalement les épaules et, en quelques brasses, arriva à la hauteur de la fille qui l'attendait, les mains toujours occupées sous la ligne de flottaison.

– Bonjour, beau gosse! minauda la naïade.

– Salut, poupée! Comment t'appelles-tu?

– Mer...

– Eh bien! Mer, ce n'est guère prudent de te promener seule dans les parages... Les hordes de mutants feraient du vilain avec ton joli corps.

Hubert accompagna ses paroles d'une légère caresse protectrice. Hum! Que sa peau était lisse et fraîche! Les petits rats blancs de la concupiscence lui galopèrent le long de l'échine.

– Où as-tu laissé ta monture?

La fille lui sourit et tendit le bras en direction de... l'océan.

– Tu veux dire que tu es venue par là?

– Oui! oui! mais qu'importe. Vite! Vite! Oh! j'ai si faim.

Son murmure était comme le clapotis de l'onde, insidieux et térébrant. Elle tendit ses bras et ses lèvres se posèrent, douces et vaguement spongieuses comme celles d'un lamantin, sur la bouche du cavalier. Les bras dorés glissèrent le long de son dos. Hubert eut la déplaisante impression d'être englué dans un nœud d'algues, mais le contact soyeux des lèvres dissipa ses appréhensions. La langue de Mer pénétra dans sa bouche et lui pompa activement la salive. Hubert se souvint de la langue de Stivel quand il l'embrassait par jeu: celle de la fille lui ramonait pareillement le palais, en moins

râpeuse. Elle le regardait fixement et ses yeux étaient d'un bleu si calme, si profond qu'Hubert s'y noya. Des pensées étranges l'envahirent et, dans l'engourdissement qui le gagnait, il sentit une chose palper son sexe. Il eut vaguement conscience que les *deux* bras de la fille étaient toujours passés autour de son cou, mais quelle importance cela pouvait-il avoir, désormais ? Il n'aspirait plus qu'à se fondre plus intimement à ce corps qui vibrerait contre le sien.

– J'ai faim. J'ai faim. J'ai faim ! gémissait Mer comme en écho au jusant ; de ses yeux coulaient des larmes de fringale.

Elle se pressa plus fort contre lui ; d'autres mains fourmillaient sur son corps, appréciant le moelleux de la cuisse, la fermeté des muscles, le dodu de la fesse. De petits doigts, après avoir habilement travaillé son membre, le glissèrent dans un fourreau de velours où il s'enfonça d'un coup. Hubert était soudé à la belle par les mille pores de sa peau tannée et par sa chair la plus précieuse. Son sexe était sucé divinement par la petite bouche d'en-bas qui serrait la hampe et prolongeait la pression jusqu'au bout du gland ; parfois, des dents très aiguës le mordillaient avec impatience.

Mer poussa un gros soupir, qui ressemblait à un rot. Ses cheveux ondulèrent au-dessus des vagues et vinrent caresser la poitrine et les bras de l'homme – chaque filament doré animé d'une vie propre.

Des spasmes secouèrent Hubert ; il eut envie de hurler, mais une voix intérieure lui ordonna de se laisser porter par la *mer*, de se fondre en elle, absorbé, digéré... Son sexe plongeait dans le fourreau vivant qui lui procurait mille caresses délicieuses. Ses yeux fouillèrent les profondeurs glauques de l'océan ; avec effroi, mais sans avoir désormais l'énergie de repousser la créature, il vit la queue du poisson brassant l'eau, raccordée à mi-hauteur au bassin de la femme.

– Tu m'appartiens, bel imprudent! gloussa Mer. Sa bouche s'ouvrit largement et une rangée de dents affûtées comme des rasoirs s'abaissa vers le cou de l'infortuné.

Une vague plus forte obligea la créature à battre de la queue, pour maintenir sa position verticale. Le mouvement rompit l'enchantement. Hubert poussa un cri et balança son poing dans le visage du monstre au moment où les dents allaient lui cisailer le cou. La gueule fouetta l'eau et la créature gronda sourdement. Hubert crawlait déjà énergiquement vers le rivage.

– Quel sot je suis! M'être laissé entraîner aussi loin!

Soudain, une morsure aiguë dans la jambe: la goule l'avait attrapé. Il se retourna et, profitant de l'élan, assena ses deux poings sur la poitrine, faisant éclater un des seins. Le sang troubla la mer. Les requins-financiers n'allaient pas tarder à infester la zone. La goule le comprit. Elle poussa un rugissement de douleur et de frustration; la colère déforma ses traits.

– Comment ai-je pu me laisser abuser par une telle obscénité? frissonna Hubert.

La goule lançait ses lianes blondes, rageusement; fouettait l'eau de sa queue formidable. Ses petits yeux sans paupières étaient injectés de sang. Les ouïes palpitérent et les écailles adamantines qui recouvraient son visage se dessinèrent d'un coup, parcourues de milliers de petits vaisseaux sanguins. Dans le mouvement qu'elle fit pour plonger au fond de la mer, Hubert entrevit la queue de la sirène et, au milieu d'un buisson d'algues, la petite bouche qui l'avait longuement sucé et dont les dents brillèrent un instant au soleil. Il vomit dans l'eau et, par une brasse puissante, rejoignit le rivage. Les requins, dans leur folie meurtrière, s'abattirent sur la grève juste derrière lui. Il se traîna sur la plage, ramassa une à une les pièces de son équipement. Son sexe lui faisait mal. Il l'examina: il était couvert de petites marques sanguinolentes.

– Je l’ai échappé belle! soupira-t-il dans les naseaux de Stivel.

Il lui tapota affectueusement la bosse. L’animal frotta son long cou contre le rebord cartonné du chapeau et l’envoya valser sur le sable. Hubert poussa un formidable éclat de rire.

– Mon vieux! c’est bien toi le plus sage... On ne devrait jamais arriver les mains vides auprès d’une femme.

Hubert mania les cordons des Triskels: il était à nouveau le farouche no’lander qui ne craignait ni le ciel ni les hommes, même s’il avait une sainte horreur des piqûres de moustiques. Il lança un dernier regard à la plage, qui s’étendait sur des kilomètres; elle avait retrouvé son air innocent: rien que du sable piqueté de squelettes blanchis autour desquels tournoyaient des mouettes aux cris lugubres. La goule avait disparu.

Hubert hochâ la tête, comme pour chasser un mauvais rêve. Stivel en profita pour lui glisser des petits vers blancs mâchouillés dans le cou. Hubert enfourcha son compagnon d’infortuné. Il sortit de sa besace une bombarde et se mit à chançonner, avec beaucoup d’amertume:

*Je suis un pauvre cobaye solitaire...*

## II

Le soleil plombait le sable, fendillait les lèvres et les artichauts.

– Quelle fournaise! soupira Hubert.

Stivel bava un long filament jaunâtre qui traîna un instant dans le vent du désert. Du haut de la plus haute dune, le no'lander contempla le désert infini, balayé par les vents secs.

Hubert songea aux légendes bavotées par les vieillards: ils prétendaient, ces vieux débris! que la Breta-h-ne et toutes les terres qui s'étendent vers l'est avaient été, autrefois, couvertes d'herbe et de vaches grasses. Des routes sillonnaient cette fertile contrée et de curieux petits insectes vrombissants entraient et sortaient de ruches immenses où des centaines de milliers d'êtres humains s'agitaient dans tous les sens; il pleuvait au moins une fois par jour et les gens avaient des rhumatismes. Hubert haussa les épaules et Stivel haussa sa bosse: ils étaient allés vers l'est plus loin qu'aucun autre no'lander, et ils n'avaient jamais rien vu que le sable, partout, et des ruines au milieu, que le vent érodait. Et dans ces ruines survivaient des monstres effrayants, qui sortaient la nuit pour coller des affiches et se déchiqueter à belles dents. Hubert s'était même approché, une fois, de ces affiches mystérieuses – il en avait vu souvent, sur les murs des villages, promettant des récompenses pour la capture de desperados. Mais celles-là étaient différentes; il ne savait pas bien lire et, sous les rayons de la lune, il n'avait pu déchiffrer que les gros caractères sans en saisir la

signification : *La RATP recrute...* Hubert secoua la tête : non ! il n'y avait qu'en Breta-h-ne que l'homme pouvait survivre, en se battant sans cesse contre le vent, le sable et les mutants.

Un bruit de lutte interrompit ses rêveries nostalgiques. Cela provenait de derrière la dune qu'il s'apprêtait à franchir. Stivel s'agenouilla, en douceur pour une fois, et Hubert se coula à terre, les Triskels à la main. Il gravit prudemment la dune et glissa un œil par-dessus la crête de sable. Un jeune homme était aux prises avec deux mutants, deux Big'boudins gigantesques qui s'amusaient avec leur victime, attendant qu'elle s'épuise d'elle-même pour la dépecer à coups de griffes. Hubert était en paix avec les Big'boudins et, bien qu'il les tînt pour des horreurs sans nom, il décida de ne pas intervenir. Les deux colosses entamèrent leur dernière ronde autour du jeune homme et de son dromadaire. Le garçon releva fièrement la tête ; son regard croisa celui d'Hubert. Le no'lander en fut ébranlé : il avait rarement rencontré une aussi noble détermination dans les yeux d'un homme condamné à une mort horrible.

– Attrape ! cria-t-il.

Il lança adroitement ses Triskels aux pieds du garçon. Celui-ci ramassa l'arme redoutable et regarda les trois spirales tranchantes reliées par les cordons, sans paraître en saisir l'usage. Les deux Big'boudins se tournèrent brusquement vers Hubert et émirent un sifflement de rage. Leur visage stupide exprimait la haine et la frustration ; leur œil unique monté sur une tige se mit à tourner à toute allure. Hubert descendit posément la dune : il avait plus d'une fois enfoncé ses doigts dans les chairs flasques et puantes de ces créatures et ne les craignait pas.

– Tiens les trois cordelettes ensemble et fais tourner les Triskels en lâchant du mou, peu à peu...

Le jeune homme comprit le maniement de l'arme. Un des deux mastodontes s'était imprudemment approché. Un Triskel

coupa la tige de son œil, à la racine ; un sang verdâtre jaillit du crâne. Le Big'boudin s'enfuit en hurlant, bientôt suivi de son compère qui traînait la jambe, profondément entaillée par un second Triskel.

– Pas mal, pour un début, concéda Hubert.

Le jeune homme s'effondra sur le sol, épuisé.

– Excusez-moi, parvint-il à articuler, c'est la première fois que je me heurte à de pareils monstres. J'ai cru qu'ils allaient me déchiqueter vivant.

Hubert sourit.

– Les Big'boudins sont plus impressionnants que réellement agressifs ; si tu étais tombé sur des Pimpolets, tu n'aurais pas eu une chance... Heureusement, on n'en rencontre guère par ici.

Avec son écharpe, Hubert épongea le sang qui coulait des blessures du jeune homme ; elles étaient superficielles.

– Dis-moi... Que fais-tu en plein désert ? Tu ne ressembles guère aux desperados et tu n'as rien d'un no'lander ni d'un aventurier...

Le jeune homme planta ses yeux clairs dans ceux d'Hubert.

– Je m'appelle Maël Carhaix et je fais partie d'une communauté de pêcheurs, à quelques jours de marche vers le nord-ouest, Plouc-off.

– Je connais.

Hubert se rappelait le petit village, son port où flottaient tranquillement quelques barques, le distillateur d'eau douce adossé à une gigantesque dune de sel résiduel et les stocks de varech séché servant de combustible.

– Depuis quelque temps, le village est la proie d'une bande de mutants. Ils arrivent à l'improviste, en poussant des hurlements effrayants : *Bar-soum ! Bar-soum ! Bar-soum !*

– Comment sont-ils ?

– Des géants verts, à la peau écailleuse. Ils ont des yeux terribles et leur force est très grande. J'en ai vu un renverser d'un coup d'épaule une maison.

Hubert chercha dans ses souvenirs.

– C'est curieux... Je ne les connais pas; ils ont dû arriver récemment de l'est, le foyer qui donne naissance aux mutants, si l'on en croit les récits des vieux.

– La première fois, la plupart des hommes étaient en mer. Ils ont pillé la réserve d'eau et ont emmené les femmes qui n'avaient pas eu le temps de sauter dans les barques. Depuis, nous postons des guetteurs sur les dunes. Ils nous préviennent de l'arrivée de la horde.

– Que faites-vous, alors? demanda Hubert, intrigué.

– Nous montons dans les barques, qui sont toujours prêtes et garnies de vivres, et nous assistons, impuissants, au sac du village.

Hubert fronça les sourcils.

– Ce n'est pas une attitude très courageuse.

Le jeune homme soupira.

– Que pouvons-nous faire? Nous ne sommes pas des guerriers et ils sont plus de cent... des géants!

Hubert le sentit frémir de haine.

– Mon père, le doyen de la communauté, a convaincu le conseil de faire appel à une troupe de mercenaires pour nous débarrasser à tout jamais de la horde. Puis il m'a chargé de les recruter.

À nouveau, Maël soupira et regarda Hubert d'une curieuse manière.

– J'avoue que je ne sais pas comment m'y prendre: je suis inexpert dans l'art du combat et serais incapable de jauger la valeur des postulants...

– Vous êtes suffisamment riches pour entretenir une troupe de mercenaires?

Hubert posa un regard amusé sur le garçon, qui sourit.

– Non... Mais nous sommes prêts à de gros sacrifices... Oh! Monsieur, vous avez l'air costaud et méchant. Vous ne voudriez pas nous aider?

Hubert se renfrogna.

– Tu sais, petit, tuer est un sale métier; alors, on se fait payer très cher pour boire le chouchenn et la liqueur d'artichaut qui apportent l'oubli... Puis on recommence, parce qu'on ne se souvient plus à quel point c'est dégueulasse.

Hubert pétrissait virilement l'épaule de Maël, tout en parlant, et le fixait de ses yeux clairs qui avaient vu bien des choses abominables et en verraient sûrement d'autres. Maël rougit, puis murmura, timidement :

– Nous pourrions offrir deux kilos de haricots par mercenaire, plus le logement et la nourriture.

Hubert fit un bond en arrière.

– Deux kilos!

– Pas des flageolets, précisa Maël, des cocos blancs, des vrais.

Hubert trembla de la tête aux pieds. Son dernier repas de haricots remontait à... à la pendaison de Jedern Allier, un collègue qu'il avait fait grimper sur son propre chameau. Spectacle épatant... haricots moins fameux, il n'avait trouvé dans les bagages du mort que de vulgaires flageolets.

– J'accepte, dit-il avec enthousiasme.

Des haricots! Comment des pêcheurs miséreux pouvaient-ils être en possession d'une pareille fortune? C'était comme si on venait de lui proposer des fraises de Plougastel-Daoulas...

Maël lut le doute sur le visage de l'aventurier.

– Je vous garantis que l'offre est sérieuse; d'ailleurs, voici une avance.

Il sortit de sa poche une dizaine de cocos blancs. Hubert en saisit un fébrilement, et croqua dedans: c'était un vrai! un

nom de Dieu de haricot blanc. Il poussa un rugissement de plaisir et fit sauter les grains dans sa main.

– Nous les cultivons nous-mêmes, dans des serres secrètes, où il y a aussi quelques plants de poireaux.

– Du poireau!

Hubert vacilla. Ce village, c'était l'Eldorado des légendes, où les légumes poussent à profusion et où les hommes n'ont pas besoin de bouffer ces saloperies d'artichauts géants durs comme du bois – même après avoir bouilli pendant trois heures – ni ces dégueulasseries d'algues gélatineuses.

– Pour deux kilos de cocos et deux brins de poireau, je me charge du recrutement.

– Topez là!

## III

Maël monta péniblement sur son dromadaire. Hubert enjamba le sien avec élégance, comme il sied à un no'lander de longue date. Les deux montures se donnèrent de petits coups de langue affectueux.

- Suffit, Servah!
- Allons! En route, Stivel.

Les deux compagnons piquèrent vers le désert profond, là où le cri de l'engoulevent reste coincé au fond de la gorge du cadavre qu'il déchiquette, où les crabes moqueurs se terrent au fond de trous creusés dans le sable, vers lesquels ils entraînent leurs victimes infortunées.

- Où allons-nous?
- À Kin-Per. Un repaire de desperados qui vendraient leur propre mère pour une feuille d'artichaut.
- C'est loin?
- Trois ou quatre jours... si tout va bien.

Le désert sentait bon le sable chaud. Hubert évitait les poches d'irradiation – les artichauts y atteignaient parfois vingt mètres de hauteur et le sable y était d'une couleur de rubis malsain. Le soleil cognait dur, malgré les amples chapeaux ronds: Hubert ne se souvenait pas qu'il ait plu un seul jour autre chose que des gouttes de sang sur ce pays abandonné des dieux. Ils s'arrêtèrent à l'ombre d'un artichaut dont ils arrachèrent les plus tendres pousses.

– Des cocos blancs! rêvait Hubert en mastiquant les fibres insipides.

Il déboucha sa gourde en peau de rat et offrit une rasade à Maël, dont le bidon avait été percé par les Big'boudins. Un cri déchira l'air.

– Qu'est-ce que c'est? demanda Maël.

– Oh! sans doute une femme récalcitrante.

– Allons voir.

– Merci bien! Avec ce qui a failli m'arriver il y a quelques heures.

De mauvais gré, Hubert courut après le jeune homme. Il le projeta à terre comme il s'apprêtait à franchir la crête de sable.

– Imbécile! Tu tiens à mourir jeune. Tu apprendras que, dans le désert, on ne franchit les dunes qu'à plat ventre: on ne sait jamais qui peut vous attendre de l'autre côté.

Ils rampèrent quelques mètres. Sur l'autre versant, une jeune fille faisait face à un monstre horrible.

– Qu'est-ce? chuchota Maël qui tremblait comme un pêcheur à la vue d'un kraken.

– Un cho-la-pin.

La bestiole mesurait bien deux mètres à l'encolure; elle était couverte d'un pelage blanc, semi-squameux. Deux grandes oreilles, dressées au-dessus de sa tête, bougeaient dans toutes les directions. Deux longues incisives, deux sabres mortels, fichées dans la mâchoire supérieure grinçaient au vent du désert. Le monstre fixait sa victime de ses petits yeux rouges et tournait autour d'elle par bonds gigantesques. La fille restait calme. Ses vêtements lacérés laissaient deviner un corps vigoureux: deux seins bronzés jaillirent du corsage que le monstre venait, d'un coup de dent précis, de fendre en deux.

– C'est le coup du cho-la-pin, expliqua Hubert; quand il l'aura mise complètement nue, il continuera à la lacérer.

– C'est horrible! Ne peut-on rien faire?

Maël serrait nerveusement ses mains. Hubert contempla un instant le beau visage de son compagnon et hochait tristement la tête.

– Non, je le crains; c'est une bestiole coriace.

La jeune fille était à présent totalement nue et quelques gouttes de sang perlaient de son ventre lisse. Elle n'essayait pas de se défendre mais cherchait à parer au mieux les coups de dents. Un étrange ballet, à la grâce mortelle. Chaque mouvement mettait en valeur ses muscles de fille du désert. Ses fesses bien rondes frissonnaient au rythme de la danse.

– Attends-moi.

Hubert redescendit la dune, enjamba Stivel et partit à fond de train. Une centaine de mètres plus loin, il dégringola de sa monture et se mit à creuser le sol comme un forcené. Maël fut grandement étonné de le voir se redresser, brandissant une énorme racine rouge aux formes tourmentées. Hubert renfourcha Stivel et remonta la dune, sur la crête. Le cho-la-pin se détourna de sa victime – ramassé sur son train arrière, prêt à sauter sur le gêneur. Hubert, agitant la racine comme une sanglante oriflamme, fit irruption dans l'arène. Le cho-la-pin aperçut le tubercule et se lança à la poursuite de l'aventurier. Stivel maintint un instant la distance, puis Hubert sentit le souffle pestilentiel de l'énorme bête lui chatouiller la nuque.

– Armor! Armor! hurla-t-il.

Il éperonna le flanc gauche de sa monture. Le dromadaire se braqua sous la douleur et fit un bond sur la droite. Hubert, dans le même mouvement, lança au loin le tubercule rouge. Le cho-la-pin les frôla et, sans plus s'occuper d'eux, fonça sur la racine.

– Demi-tour!

Hubert cravacha sa monture et revint à toute allure vers la

fille. Il ralentit à son niveau, elle bondit et s'installa sur l'encolure. Maël était déjà en selle. Ils s'éloignèrent en vitesse. Derrière eux, ils entendirent les dents cisailer la racine.

La fille, à peine haletante, pivota sur l'animal, se colla à Hubert et lui sourit.

– Merci, beau brun !

Le no'lander se troubla. Il sentait contre lui le corps nu, chaud et palpitant et cela lui ramona l'échine : il y avait bien longtemps – mis à part sa désastreuse expérience avec la goule – qu'il n'avait froissé ses guêtres poussiéreuses contre les jambes d'une belle fille ; pour tout dire, cela remontait à sa visite aux sœurs Goidec, deux filles qui écumaient le désert à la recherche d'aventures faciles et, si possible, lucratives. Celle dont il sentait les formes contre son ventre était d'une autre race : une guerrière, à traiter d'égale à égal.

Elle avait de grands yeux d'améthyste. Ses lèvres vinrent à la rencontre de celles d'Hubert. La fille fouilla sa bouche et en pompa la salive.

– Petite voleuse ! pensa-t-il.

Mais il se laissa dépouiller de son humidité, tout en essayant, avec sa langue, de la récupérer dans le palais de la fille. Le baiser avait ce goût particulier au désert : il y roulait des grains de sable qui crissaient contre l'émail des dents et de vieux vents y tissaient leur parfum d'eau de vaisselle. Les mains d'Hubert glissèrent sous les fesses et l'ayant soulevée, retournèrent la fille. Elle crispa ses orteils contre le dromadaire et cambra les reins. Hubert sortit d'une main son sexe, dont le bout sensible heurta un instant le rêche poil de l'animal. La fille fit onduler ses fesses ; Hubert se glissa adroitement en elle. Stivel connaissait les habitudes de son cavalier. Dès qu'il sentit la verge de son maître à l'orée du pertuis, il fit rouler sa bosse par petites saccades.

La fille gémit et crispa ses mains sur les oreilles de Stivel. Sa bouche mordilla la nuque de l'animal et ses seins se frottèrent contre le long cou. Stivel gloussa de plaisir et accéléra le roulis de sa bosse. Le membre d'Hubert caracolait sans effort. Maël avait ostensiblement détourné les yeux. Pour les mœurs rudimentaires des habitants du désert, il éprouvait un mélange d'admiration et de répulsion... Mais il bandait comme un âne, bien qu'il ignorât jusqu'à l'existence de cet animal fabuleux ! Il poussa un profond soupir et une tendre pensée s'envola vers son aimée, à Plouc-off : s'il rentrait vivant, l'atomiste bénirait leur union et, du haut du temple, ils lanceraient de longs échaveaux de goémon dans la mer.

Sur le dromadaire voisin, la crise finale approchait. Cela se voyait à la démarche chaloupée de Stivel. La fille jeta un long cri et s'empala vigoureusement. Ses orteils fouillèrent les babines du dromadaire. Stivel y passa de petits coups de langue affectueux. Les deux mains d'Hubert agrippèrent fermement les seins. Ils étaient tièdes dans la fournaise. Il sentit monter en lui l'eau précieuse qui alla se répandre dans la plus délicieuse des fontaines. Stivel ricana. Hubert lui gratta affectueusement la bosse.

Les deux montures s'engagèrent dans le lit d'une ancienne rivière que le sable avait partiellement comblé.

– Comment t'appelles-tu ?

– Annick Le Guilvinec.

Elle sourit.

– Moi, je te connais : Hubert Plancoët !

Hubert reboutonna son pantalon bouffant et vissa le chapeau rond sur sa tête, sans manifester la moindre émotion.

– Tiens ! tiens ! et comment sais-tu mon nom ?

– Jak Locronan m'a souvent parlé de toi et... peu de no'lanners chargeraient aussi follement un cho-la-pin pour sauver une simple fille.

Sa voix se brisa en un long sanglot. Il lui tapota gentiment la cuisse.

– Dans ma jeunesse, c'était mon sport préféré! mentit Hubert pour cacher sa confusion. Nous n'avons plus rien à craindre : le temps que le cho-la-pin cuve sa ca'hotte!

Le no'lander partit d'un franc éclat de rire. Maël sut alors qu'il était non seulement brave, mais aussi généreux.

– Poil au nœud! commenta Servah.

– Jak est dans le coin? demanda Hubert.

– Nous sommes installés à Pankroix.

– Voilà peut-être notre première recrue, glissa Hubert à l'oreille de Maël.

Pankroix était une mare d'eau croupie autour de laquelle quelques tentes crasseuses avaient été dressées. Les no'landers vaquaient à leurs occupations. Quelques hommes s'exerçaient au lancer de couteau contre le tronc d'un artichaut géant. Des femmes allaient puiser l'eau, qu'elles versaient dans le distillateur. Il fallait environ vingt-quatre heures pour obtenir deux litres d'eau potable.

À leur arrivée, un homme immense et d'une maigreur déconcertante jaillit d'une tente. Son front était barré d'une large cicatrice qui accentuait son genre de beauté farouche. Il était vêtu de leggings blancs et d'une veste noire dont les boutons étaient taillés dans une matière brillante. À son flanc gauche pendait un étui; à l'intérieur, un revolver. À sa démarche, on le devinait aussi dangereux qu'un scorpion et aussi vif qu'une vipère des sables. Annick sauta à bas du dromadaire et courut vers lui.

– Annick!

– Jak!

Le desperado enlaça la jeune fille et froissa son bel habit contre sa peau nue. Apercevant Hubert, il sourit.

– Merci, dit-il simplement.

Hubert lui donna une tape amicale sur l'épaule et mena Stivel à la mare, après l'avoir soulagé de la selle en cuir d'Ankou.

Le soir, à la veillée, tandis que les voïvodes scapulaires et les rugueux métrétalons rôdaient autour du campement, Jak Locronan installa la table de *Pardon breton*. C'était un jeu d'adresse très en vogue dans ces contrées sauvages; plus d'un no'lander avait laissé la vie au cours des disputes qui s'élevaient sans cesse entre les joueurs. Jak Locronan, joueur professionnel, se tenait généralement à l'écart des querelles. Hubert lança les dés. Il marqua un *do* puis un *sol*. Jak siffla.

– Tu n'as pas perdu la main!

– C'est les Triskels... Ça entretient l'agilité des doigts.

Jak Locronan prit le gobelet en plastique – une vraie pièce de musée! –, le huma comme s'il contenait quelque rêche liqueur et jeta d'un coup les dés sur la table de jeu. Il aligna un *ré*, un *mi* et un *la bémol*.

– Dommage pour le bémol! commenta Hubert.

Il reprit le cornet, y glissa discrètement deux cocos, brassa le tout et le lança. Un silence brutal s'abattit sur l'oasis. On entendit soupirer les dromadaires et claquer les hautes feuilles des artichauts. Sans manifester d'émotion, Jak ramassa les cocos avec les dés et les replaça dans le gobelet.

– Pour qui travailles-tu?

Hubert tourna la tête vers Maël, qui essaya de se faire tout petit.

– J'accepte, dit Jak Locronan lorsque Maël lui eut expliqué la situation du village. À une condition: Annick se joindra à nous et, pour elle, le tarif est le même que pour les hommes: deux kilos de cocos blancs.

Maël fit la grimace.

– Ce sont des guerriers que je suis chargé de ramener, pas des...

Il n'acheva pas. Une lame venait de se ficher dans le tronc de l'artichaut géant contre lequel il était adossé, à un centimètre de son oreille. Tremblant, il tourna la tête et fit un bond en arrière : la lame avait tranché net la tête d'une hideuse araignée. Annick se leva, sans se presser, et récupéra la lame qu'elle essuya sur le rebord du chapeau du jeune homme.

– D'accord, balbutia Maël.

## IV

Hubert et Maël s'installèrent sous une tente, un peu à l'écart. Le no'lander déroula son sac de couchage en poil de chameau et le posa sur le sol. Puis il se déshabilla, calmement, faisant saillir ses muscles, bombant les cicatrices et respirant à la manière d'un joueur de biniou. Maël le regardait, amusé. Ils se souhaitèrent bonne nuit et s'endormirent rapidement.

Hubert se réveilla au milieu de la nuit : il avait perçu une présence. Sa main rampa silencieusement vers les Triskels. Avant qu'il ait pu les atteindre, un souffle tiède caressa son visage et de longs cheveux le frôlèrent. Puis deux lèvres cherchèrent les siennes dans l'obscurité.

Hubert enlaça le dos de la femme et l'attira. La fille se coula sans un bruit dans le sac de couchage : son corps était frais, presque froid, et elle le plaqua contre le sien.

– Qui es...

– Chut!

La fille le fit taire en enfonçant sa langue au fond de sa bouche ; une tige souple et humide explorant son gosier, chatouillant la glotte, s'enroulant et se déroulant autour de sa langue. Maël s'agita sur sa couche ; ses articulations craquèrent à la manière d'une crêpe qu'on retourne. À la lueur de la lune que la toile filtrait, Hubert aperçut une deuxième fille, rampant sur la couche de son compagnon ; il sourit. La fille qui l'avait pris à partie dégrafa un côté du sac de couchage ; ses mains furetèrent sur le corps de l'aventurier, en savourant les

rondes-bosses. Hubert avait saisi un sein entre ses lèvres ; il lui trouva un goût de sable, plus une saveur rare et intrigante.

– Quand le téton est tiré, il faut le voir ! se dit-il sentencieusement.

Les doigts de la fille se refermèrent doucement sur la hampe que le sommeil avait quittée, puis sa bouche descendit, précédée du flot soyeux des cheveux. Ses lèvres engloutirent le sexe ; la fille pivota en ondulant et Hubert eut la vision d'un fessier roulant comme les dunes sous le vent, puis celui-ci l'écrasa de ses chairs parfumées. D'autres lèvres se joignirent aux siennes et Hubert recueillit sur sa langue la très précieuse humidité. La fille se redressa, toujours ondulant, et s'antra fermement à son visage, guidant sa bouche de l'avant vers l'arrière pour lui faire apprécier la secrète étendue du paysage. Elle geignait sourdement, plus un sifflement qu'un gémissement.

Soudain, une autre bouche happa ce que la fille venait d'abandonner.

– Combien sont-elles ? s'alarma Hubert.

Un corps s'appuya sur son flanc droit et des bras s'enroulèrent autour des hanches de la fille. D'autres filles envahirent la tente en une masse grouillante et cependant désirable : elles froissaient leurs seins, s'abouchaient, se mêlaient, glissaient entre les fesses les unes des autres et l'odeur du rut montait, troublante et quasi hypnotique. Le malaise d'Hubert s'accrut. Il craignit que la tente n'ait été envahie par une de ces mystérieuses tribus féminines dont la légende mentionne l'existence hypothétique : les Méleffes<sup>1</sup>, qui émasculent les mâles ; les Durasses, qui les transforment en images ; les Woulfes, qui les font mourir de peur.

Quelque chose clochait.

---

1. Voir *Pompe le Mousse*, dans la même collection.

– Maël, dehors ! hurla-t-il.

Lui-même renversa et culbuta les corps ; sa main droite agrippa la lanière des Triskels, qui tournoyèrent une fraction de seconde, ouvrant une large ouverture dans la toile. Hubert bondit à l'extérieur, bientôt suivi de Maël. Un sifflement de rage et de frustration fusa de la tente.

Jak et Annick accoururent.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Nous avons failli nous faire piéger par des Vipères Lubriques.

Plusieurs hommes armés se précipitèrent vers la tente. Ils virent des formes souples se sauver et s'enfoncer dans la nuit des sables.

– Elles nous ont échappé.

– Qu'était-ce ? demanda Maël, blanc et tremblant.

– Des femmes-serpents. Une fois qu'elles ont séduit le mâle, elles aspirent son sang jusqu'à la dernière goutte.

– Le désert cache des dangers redoutables, conclut Hubert, hochant tristement la tête. Tout n'est qu'illusion...



## V

Le lendemain matin, accompagnés de Jak et d'Annick, ils prirent la route de Kin-Per en suivant le lit asséché de la rivière. Des vents furieux balayaient le sable et les voyageurs remontèrent leur foulard à gros carreaux rouges sur leur visage. De chaque côté du ravin s'étendait la lande de Mahalon; le vent arrachait de grands morceaux de poussière qui venaient griffer les montures des aventuriers. Hubert, qui avançait en tête, s'arrêta au pied d'une dune. Stivel s'agita, nerveux.

– Doucement, Stivel.

Jak le rejoignit. Annick, un peu en retrait, couvrait Maël.

– Il m'a semblé voir quelqu'un s'enfuir, très vite, dit Hubert.

Jak étreignit nerveusement son pistolet – une des rares armes à feu de toute la Breta-h-ne.

– J'y vais.

Il éperonna son dromadaire et gravit la pente en quelques secondes, disparaissant aux yeux de ses compagnons. Un coup de feu se perdit dans le vent. Jak redescendit, souriant.

– Ce n'était rien, juste un holo...

Maël le dévisagea, interloqué.

– Un mutant des sables, cracha Hubert; ça ne vaut pas grand-chose vivant, alors, n'en parlons plus quand il est mort!

– C'est juste une forme, une chimère, ça n'a pas de réalité! rigola Jak.

– Alors, pourquoi l'avoir abattu?

Jak se gratta la tête.

– Ben... Est-ce que je sais, moi. C'est l'habitude. Vaut mieux tirer sur des mirages que sur ses copains... Et puis, ça permet de garder la main.

Le desperado bougonna quelques jurons inintelligibles à l'adresse de Maël, puis poussa sa monture.

– À propos de mirage, dit Annick pour dévier la conversation, nous arriverons ce soir près de Guiler, le château fantôme.

Un étrange silence s'abattit sur la petite troupe. Maël se garda de demander des précisions qu'on lui aurait peut-être fournies avec réticence. Dans le courant de l'après-midi, le vent gagna en violence, chassant des dunes entières vers le ciel, qui s'obscurcit d'un coup. Les dromadaires se couchèrent, refusant de faire un pas de plus.

– On n'est pas des chameaux! grommela Servah.

– Il faut bouger, cria Hubert, ou nous allons être ensevelis.

À force de supplications et de coups de pied dans la bosse, ils réussirent à remettre sur pattes les irascibles bestioles.

– Mon petit Glane-mort.

Jak Locronan cajola sa monture et lui nettoya les naseaux avec une petite cuiller, grattant le sable qui les obstruait. Ils avancèrent, dos au vent. Qu'importait la direction: bouger, c'était vivre! La tempête jetait des paquets de sable torride dont les grains s'infiltraient dans tous leurs vêtements, alourdissant les pantalons bouffants. Pendant des heures, hommes et bêtes s'épuisèrent en un combat titanesque contre les éléments déchaînés: bientôt, ils trébucheraient, sans avoir la force de se relever, et le sable les recouvrirait en un instant.

Le vent tomba, aussi brusquement qu'il s'était levé, dégageant un ciel nocturne où brillait une lune froide.

– Déjà la nuit, s'étonna Jak...

– Une lumière!

Devant eux, une lueur, tiède comme la vie.

– Le manoir de Guiler! frissonna Annick.

– Nous n'avons pas le choix.

Une ombre massive se découpa sur les ténèbres environnantes.

– L'endroit paraît sinistre, dit Maël.

– Cela vaut mieux que de passer la nuit sur la lande, avec la ronde errante des chacals, le feulement crispant du hibou toc-toc, le crissement du sagittaire barrissant et les gémissements urticants de la litote grabataire.

Et chacun d'évoquer par-devers soi ces cauchemardesques créatures de la nuit. Hubert frappa contre une énorme porte de chêne qui semblait pouvoir résister même aux perforations du blaquet déqueur. L'huis s'ouvrit en grinçant. Ils passèrent sous un haut porche de granit. La porte claqua derrière eux. Les sabots des dromadaires raclèrent le gravier d'un jardin intérieur, éclairé par des torches et garni de plantes rares et d'essences vénérables.

– Que c'est beau! soupira Annick, tandis qu'une larme de bonheur lui cisailait la joue.

Un maître d'hôtel en habit vint saisir les dromadaires par le licol et les aida à descendre.

– Ces messieurs-dames ont-ils fait bon voyage?

– Euh... pas mal, merci...

– Ces messieurs-dames sont attendus. Veuillez me suivre.

– Vous êtes sûr? s'enquit poliment Hubert.

– *Le voyageur est toujours attendu, là où il doit se rendre*, dit un proverbe.

– Dans ce cas...

Le majordome les mena à un luxueux salon tapissé de velours – on eût dit de la peau humaine.

– C'est de la peau humaine... susurra l'obséquieux personnage; c'est même tout ce qu'il reste de clients qui avaient oublié de régler l'addition.

– C'est une plaisanterie connue, en Breta-h-ne, se dérida Hubert.

– Méfiez-vous de *certaines* plaisanteries que vous rencontrerez dans ce livre, rétorqua froidement le mystérieux serviteur.

Ils frissonnèrent à nouveau. À dire vrai, depuis leur entrée dans le manoir, ils n'arrêtaient pas de frissonner, ce qui donnait au groupe des contours flous qui eussent été du meilleur effet sur un tableau de Francis Bacon. Las! Francis Bacon était mort depuis longtemps et nos héros ne connaissaient de la peinture que l'hémoglobine qui leur barbouillait les mains, chaque fois qu'ils devaient tuer pour vivre. Le majordome les fit pénétrer dans une pièce de réception de belle taille. Un feu de *bois* crépitait dans l'âtre et de profonds canapés s'offraient à leurs derrières harassés. Soudain, un cri de femme. Jak et Hubert voulurent se précipiter vers les étages d'où semblaient venir les hurlements, mais ils se heurtèrent à l'impassible majordome, qui grommela :

– Une cliente indélicate.

– Mais cette femme a crié!

– Quoi de plus naturel lorsqu'on vous arrache la peau à *vif*...

Il insista particulièrement sur le dernier mot, le sirotant avec extase.

– C'est monstrueux! s'indigna Maël. Nous allons...

– Asseyez-vous gentiment et attendez l'heure du dîner! coupa sèchement l'imperturbable maître d'hôtel.

Mal gré qu'ils en eussent, l'angoissant mystère les paralysait aussi sûrement que les terribles pinces d'un Huissier-de-Justice.

Les bergères où ils prirent place, recouvertes de la même *matière* (ils n'osèrent lui donner un autre nom) que les murs, ressemblaient à s'y méprendre à des femmes renversées. Ils se relevèrent et s'ébrouèrent comme s'ils venaient de toucher la peau squameuse de la main d'un serpent: ce n'était que les bergères, qui venaient de se *réveiller* et leur chatouillaient l'échine en guise de bienvenue. Cette scène les dérouta. Combien ils eussent préféré, après tout, le rude combat contre les fantômes nocturnes: des dicotylédones aux gabelous fissurants, et autres horreurs nées de l'imagination même de la nuit. Au demeurant gracieuses, les dames! et bien vivantes... Elles s'étirèrent, passant de l'état de siège à celui d'être humain; puis elles s'éloignèrent, deux par deux, tendrement enlacées. Le maître d'hôtel reparut.

– Je dois vous prévenir: vous allez subir une épreuve avant de pénétrer dans la salle de restauration... assez simple, en vérité, bien que, pour être franc, peu de voyageurs, même parmi les plus malins, l'aient passée avec succès...

– Et qu'arrive-t-il lorsqu'on échoue? demanda, intriguée, Annick.

Le majordome désigna du menton les «peaux» qui tapis-  
saient les murs.

– L'enjeu n'est pas mince, concéda Hubert.

Jak étreignait nerveusement la crosse nacrée de son pistolet.

– De quoi s'agit-il?

– Nous l'appelons: *l'épreuve par neuf*...

– Oh! je vois.

– D'autres la nomment *l'épreuve de la crème renversée*, poursuivit l'impassible personnage, ou encore: *le potager musical*.

Sans ajouter un mot d'explication, il les mena à une salle ornée d'antiques statues.

– Regardez attentivement ces statues, fit le majordome.

Vous en dénombrez dix : cinq ont des écouteurs aux oreilles et tiennent à la main un plat de crème renversée ; les cinq autres serrent entre leurs cuisses un légume de leur choix, qu'il vous faudra deviner avant que le plat de crème ne tombe par terre. De plus, l'une est dépourvue de tout objet, laquelle ?

Personne ne releva la mauvaise foi du maître d'hôtel. Les aventuriers s'étaient arrêtés, fascinés : apparemment mues par un mécanisme secret, les statues s'animent ; le plâtre craquela et de très jeunes filles sortirent de leur cocon de stuc comme la chrysalide du feu de sa métamorphose.

– Vous êtes au palais d'Alice ! psalmodia une des divines figures. Du fond glacé de ses songes, elle vous a fait venir, ignorants du destin et de son cours.

– Elle est le jeu et l'égarement, reprit une autre ; sa chair enferme les parfums des fleurs disparues et son baiser brûle, semblable à l'orage sur la lande maudite...

– Cela suffit, Gianfranco !

## VI

Une femme venait d'entrer. De mauvaise grâce, Gianfranco tourna un bouton : les statues s'immobilisèrent. Une onde de désir parcourut les voyageurs : ils n'avaient jamais rencontré de femme aussi belle ni même imaginé qu'il pût en exister. Brune et svelte, elle portait un fourreau scintillant qui mettait en valeur la grâce de ses mouvements. Elle semblait très jeune mais au fond de ses prunelles ardaient un éclat très ancien. Les voyageurs reculèrent d'un pas puis, mus par une impulsion irréfléchie, se prosternèrent à ses pieds, qu'ils embrassèrent tour à tour avec dévotion.

La femme rit, comme un diamant.

– Relevez-vous, mes amis ! Je ne suis pas encore sanctifiée si je suis déjà immortelle.

Elle laissa le silence digérer ces quelques mots puis reprit :

– Veuillez pardonner cette petite mise en scène que nous utilisons pour effrayer les rares mutants qui viennent chercher refuge dans nos murs...

Elle fixa Hubert avec un sourire coquin.

– Mais je vois bien que vous êtes d'une autre étoffe, même si vos pantalons ressemblent à des sacs de sable.

Les voyageurs, gênés, allèrent secouer leurs basques dans la cour.

– Venez, mes amis, venez ! Installez-vous à table, vous devez être affamés. Gianfranco a mitonné des petits plats qui vous changeront de vos conserves d'artichauts.

Gianfranco apparut, plus solennel que jamais, et annonça le menu :

– Homard de Pondichéry au sucre vanillé, tartelettes gratinées à la rose des vents, gibelotte d'écume de mer confite, et, en dessert, confiture de calvaire breton au madère.

– Pas de cocos ? murmura Hubert.

– Pas de cocos ! rétorqua, définitif, le maître d'hôtel.

Ils prirent place autour d'une magnifique table, composée de corps nus d'adolescentes, dont les seins servaient de porte-couteaux et la bouche de réserve à cure-dents.

– Je m'appelle Alice, dit leur hôtesse. Pendant que nous mangerons, je vous raconterai mon histoire et vous me relaterez la vôtre. Je vivais, avec ma sœur Juliette<sup>1</sup>, sur une île merveilleuse du Pacifique, entourée d'amis sincères et d'aimables indigènes. Nous habitons ce palais fantaisiste, qu'un savant fou s'était fait construire sur une île flottante...

Moutonnant sur le flot amer de ses souvenirs, son regard perdit de son acuité et de sa magie.

– Nous vivions coupés du reste du monde et dédaigneux du sort de l'humanité. Ce fut notre perte. Un jour, un raz-de-marée submergea l'île de Tamoé, noyant la plus grande partie de ses habitants. Ma sœur se promenait sur la plage et fut emportée, sous mes yeux, par une lame gigantesque. Moi-même, je n'eus que le temps de rejoindre Gianfranco et les quelques indigènes qui avaient réussi à se réfugier dans le palais. Sous le choc, l'île flottante se détacha de l'île principale qui s'enfonça lentement dans la mer, sans qu'il nous fût possible de venir en aide à nos amis survivants... Nous errâmes durant bien des lunes, et le soleil courut maintes fois d'un bout à l'autre de l'horizon. Les océans nous ballottèrent

---

1. Voir, dans la même collection, *Pompe le Mousse*.

au gré des courants marins jusqu'au jour où un second raz-de-marée nous propulsa sur cette terre – qui n'était pas encore un désert mais se dépouillait déjà de sa verdure. Nous apprîmes des rares habitants que la guerre avait ravagé la planète et avait doublement causé leur malheur et le nôtre...

– Mais, dit Jak, il y a plus de cent ans que cette guerre a eu lieu...

Alice se tourna vers lui ; il ne put s'empêcher de frissonner.

– C'est exact, et je vis depuis plus longtemps encore ! L'île disparue renfermait bien des richesses étranges, dont une source qui rendait immortel celui qui buvait de son eau.

Ses yeux admirables se voilèrent et des larmes abondantes coulèrent sur ses joues.

– Qu'il est cruel, soupira-t-elle, de ne pouvoir mourir lorsque tout ce qui nous est cher n'est plus que poussière dans la grisaille du temps...

Puis son sourire revint. Elle posa familièrement la main sur la cuisse d'Hubert qui se tenait à ses côtés, faisant courir ses doigts sur le rêche velours.

– À votre tour, maintenant. J'espère que votre histoire sera moins triste que la mienne... Sinon, vous aurez un gage !

Hubert exposa succinctement le but de leur voyage.

Alice se tourna vers Maël :

– Des Bar-soum ! Vous en êtes sûr ?

– Ce sont des géants verts, d'une grande force et d'une férocité inouïe.

– Ce doit être cela ! Vous courez un très grand péril...

Elle prit une ample respiration et ajouta :

– Peut-être que l'avenir de la Breta-h-ne lui-même est en jeu ! Si seulement Rise Bourot était là, et son ami Jean Carteur.

Ses yeux étincelèrent :

– Je viens avec vous ! J'en ai assez de ma vie de château.

Gianfranco restera, pour effrayer les mutants et épousseter les meubles.

Elle se leva précipitamment et revint, au bout de quelques minutes, armée d'un arc qu'elle banda.

La flèche traversa la bouchée de gibelotte que Maël allait avaler.

– Ça va ! Je n'ai pas perdu la main.

## VII

– Je vais vous montrer *la* chambre.

À la suite d’Alice, ils pénétrèrent dans une vaste pièce dont les murs étaient tendus de tissus sur lesquels des scènes émouvantes avaient été peintes : un aimable berger pédiquant sa brebis, un satyre piétinant jusqu’au sang la nymphe convoitée, Hercule croquant des petits vers entre les orteils d’Omphale.

– Nous allons tous dormir ici ? demanda Hubert.

– Que voulez-vous, je n’ai qu’un lit ; je suis bien obligée de le partager... répondit l’aimable hôtesse avec une petite mine boudeuse irrésistible.

Alice se pressa contre le beau no’lander, mêlant aux poussées de son bassin des clins d’œil qui parurent à Hubert légèrement incongrus.

– Mais... il n’y a pas de lit ! s’étonna Maël.

Alice éclata de rire.

– Mes amis, un peu de patience ! Pendant que Gianfranco préparera la literie, j’espère que vous ne refuserez pas de prendre un bain ?

Elle renifla délicatement.

Le mot sonna aux oreilles des aventuriers comme le mugissement du taureau volant.

– Un... *quoi* ?

Une large piscine attendait à la chambre, remplie d’une eau claire et glogloutante. De toute leur existence assoiffée, les voyageurs n’avaient jamais rencontré une si grande quantité

d'eau, hormis l'océan. Ils s'arrêtèrent sur le seuil, chancelants.

– Nous allons nous... baigner là-dedans? demanda Annick, incrédule.

– Bien sûr, quelle question! Ce n'est pas du potage.

Ils se débarrassèrent prestement de leur équipement. Les hommes se surveillaient mutuellement pour voir qui avait les plus beaux pectoraux et le plus de poils au nombril. Annick, indifférente à leurs mimiques, laissa choir autour d'elle ses vêtements, puis, se retournant, décocha un sourire complice à Alice. Elles s'avancèrent l'une vers l'autre, sous les regards amusés des trois hommes.

– Laquelle est la plus désirable? s'interrogea Hubert, en proie au complexe de Buridan.

Elles s'enlacèrent et, nues, se caressèrent timidement.

– Que tu es belle! soupira Alice... Tu me rappelles ma sœur, que j'aimais tant.

Quelques larmes coulèrent que les lèvres d'Annick léchèrent tendrement. Ses mains se nouèrent au cou de sa compagne et leurs lèvres se joignirent en petits baisers tièdes. Toujours étroitement liées, elles basculèrent dans l'eau. Les trois hommes les rejoignirent. Faisant contre mauvaise fortune cœur honorable, ils accrochèrent leur morosité au ruban de leur chapeau rond (dont un no'lander ne se sépare jamais!), et se laissèrent porter par l'eau, qui se noircit d'un coup.

– Que c'est bon! soupira Annick.

Voulait-elle parler du bain ou de la bouche qui tétait son ventre? Jak esquissa un pied-de-nez.

– Oh, le vilain! s'exclama Alice, qui venait d'émerger. Que c'est laid d'être jaloux!

Elle l'attira et, plaçant les deux mains sur son visage, posa ses lèvres très lentement sur les siennes, croquant les petites peaux que l'air asséchant du désert avait nécrosées. Annick,

s'étant saisie d'une éponge, la passa lentement sur les seins de sa compagne, titillant les mamelons, qui durcirent. Ayant puisé de l'eau, elle en fit ruisseler des torrents sur les courbes éternelles.

Maël et Hubert se bécotèrent afin de trouver un dérivatif à l'excitation qui leur lutinait le membre. Rien à faire ! Ça piquait et les dents gâtées sonnaient les unes contre les autres avec un bruit de bec de vautour déchiquetant une carcasse pourrie. Ils se saisirent mutuellement la verge, essayant, par des caresses maladroites, d'épancher dans la liquidité environnante cette liqueur si riche qu'une goutte eût suffi pour troubler les mers de limonade de feu Charles Fourier.

La mosaïque polychrome qui ornait les murs se reflétait dans l'eau en un vitrail énigmatique. Jak souleva les fesses d'Alice, caressant au passage la main d'Annick qui se perdait sous la ligne de flottaison. Elle continuait à promener l'éponge, façonnant la statue de son désir avec les gestes savants d'un modéleur. Elle saisit le sexe de Jak et le massa entre ses doigts, puis y porta l'éponge, l'enfermant dans le coquillage de mousse. Jak gémit et pressa plus fort le corps d'Alice. Ses dents vinrent griffer l'émail d'autres dents. Tout au fond du palais gazouillait un colibri.

Écartant les petites lèvres d'Alice, Annick y fit pénétrer la verge de son compagnon. Jak ferma les yeux.

– Bon voyage, mon chéri, murmura Annick.

Elle colla son corps contre le dos d'Alice, en épousant très exactement tous les creux. La verge de Jak brassait l'eau tiède, au rythme de la marée des corps. Annick la sentait vivre à travers la peau de sa compagne.

– Tout à l'heure, dit-elle à l'oreille d'Alice, tu verseras son humidité dans ma bouche, car elle m'appartient.

Alice entrouvrit les lèvres ; le colibri s'envola en soupirant,

puis tout s'acheva dans un glissement d'eau pure. Ils s'épongèrent à des draps ornés d'un symbole mystérieux : un cercle, séparé en deux hémisphères par un étroit ravin qu'enjambait un ponton, au quart supérieur de sa hauteur. Le signe flamboyait, écarlate, sur la blancheur du tissu.

– Voici un symbole troublant, s'émut Hubert.

– Pourquoi ? demanda, intriguée, Alice.

– Eh bien, j'hésite, c'est très... très... personnel.

Sur les prières réitérées de ses compagnons, Hubert saisit sa verge et en repoussa le prépuce. Sur le gland s'étalait, en guise de tatouage, un signe identique à celui des serviettes.

– Étrange, en vérité ! s'exclama Alice, d'autant que j'ai fait broder ce symbole en souvenir d'un secret qui nous liait, ma sœur et moi.

Elle entrouvrit délicatement les lèvres de son sexe : sur le clitoris, minuscule, mais d'une finition admirable, rougeoyait le mystérieux logotype.

Annick, à son tour, exhiba la marque que l'on ne pouvait deviner qu'en excitant les pointes de ses seins. Jak, pour ne pas être en reste, voulut bien admettre, puisqu'on l'affirmait, que son sphincter anal, en se contractant, dessinait l'étrange hiéroglyphe.

– Cela est inconcevable ! déroutant ! affolant ! Quel est donc le lien qui nous unit ainsi ?

Après bien des recherches – et bien des soupirs de la part du patient ! – force fut de constater que Maël n'appartenait pas à ce club de privilégiés. En proie à la plus vive perplexité, les invités suivirent Alice jusqu'à la chambre.

– Oh ! dit Annick.

– Ah ! renchérit Hubert.

Le lit avait été dressé : des jeunes filles allongées les unes contre les autres, tête-bêche, si étroitement imbriquées que

l'on ne distinguait pas un seul interstice entre les corps – et si adroitement disposées que l'ensemble présentait une rigoureuse planéité, garantissant au *dormeur* un confort irréprouvable.

– Allez-y! s'exclama Alice. Roulez-boulez! Caressez! Fouillez! Têtez! Vous êtes les invités du Palais des Ultimes Délices.

Le matelas vivant couvrait tout le sol de la chambre: les corps étaient d'une belle teinte sombre – propre aux natives des îles océaniques – qui contrastait merveilleusement avec les tentures. Quelques soupirs s'en échappaient, comme une invite à les fouler. Alice s'allongea la première et, connaissant les dispositions de cette étrange literie, elle posa ses pieds mignons sur la bouche d'une des jeunes filles. Aussitôt, une petite langue en jaillit qui massa doucement la plante du pied puis se glissa entre chaque orteil. Alice se trémoussa: son beau cul recouvrait un visage, d'où s'échappaient également de petits bruits de suction. S'étant retournée, elle enfonça un de ses pieds dans la bouche de la première fille, qui l'avalait goulûment. Ses seins reposaient sur un ample fessier qui se contractait et se relâchait sur un rythme subtil, pinçant coquinement un des tétins qui s'était faufilé. La bouche d'Alice broutait un tendre buisson de poils soyeux, qui s'écartèrent et offrirent leur hallier secret à ses coups de langue.

Alice sourit à ses invités.

– Qu'attendez-vous?

Puis elle s'adressa au « matelas »:

– Mesdemoiselles, appelez les dormeurs!

Dans un ensemble remarquable, des langues claquèrent, des mains s'agitèrent, promesses de caresses, des fessiers se soulevèrent, dont les courbes glissaient les unes contre les autres; apparaissaient ici quelques poils noirs, là un ventre

bombé, plus loin des petits seins aux pointes érectiles que le magma charnel recouvrait aussi rapidement qu'ils s'en étaient échappés. Les aventuriers ne se firent pas prier deux fois : ils plongèrent. Maël enfonça son sexe entre deux lèvres qui s'appliquèrent à le masser avec adresse. Il eut une pensée émue pour sa fiancée, restée au pays, puis laissa le plaisir l'emporter. Les chapeaux ronds volèrent un instant au-dessus du lit miraculeux, puis disparurent, avalés, digérés. Les trois hommes, bien marris d'avoir perdu le symbole de leur virilité, pénétrèrent dans les strates inférieures, renflant, palpant les chairs mutines à la recherche de leurs couvre-chefs.

– Je l'ai !

Hop ! le damné chapeau disparaissait plus loin et la bouche du desperado venait buter contre un papillon dont il devait défroisser les ailes pour pouvoir poursuivre sa quête. Une odeur d'immortalité flottait, singulière, dans la chambre.

– Ces friponnes ont, à un siècle près, le même âge que moi, dit la belle châtelaine, Il est dommage que la source d'eau de Jouvence se soit tarie à tout jamais : je vous en aurais fait boire une goutte.

Alice se rapprocha d'Hubert dont elle palpa longuement les muscles.

– Par la galette de saint Michel ! Tu es aussi noueux qu'un vieux chêne et plus élastique qu'un roseau.

Après ces compliments d'usage, elle se plaqua contre lui et lui dévora la bouche, tandis que les Tamoéennes leur titillaient le corps d'invraisemblable façon. L'une d'elle avait saisi la verge du no'lander dans sa bouche et la mouillait d'abondance ; une autre s'était enracinée dans le cul, tendu à l'extrême, d'Alice et en préparait les voies d'Exaltation. De petites mains fourmillantes acheminèrent l'objet du délire jusqu'à la caverne dont les tendres portes s'ouvrirent en soupirant.

*On roula, tangua. Puis on rigola, pour lors.*

*– Jouons! dit Annick.*

*Un bruit s'isola pour voir l'ourdi forfait. Il claqua. On tourna puis, grignotant un poil lascif, suant, criant, forçant d'assourdissants caps charnus, on roula dans l'oubli profond, fornicant l'ondoyant pli d'un drap. Musc au crin suturant la nuit, riētus amarrant un naviguant souris sur un bassin poilu frisotant...*

*Les rêves se mêlèrent, mecs et nénétes, et les pschents des têtes s'ébréchèrent, telles été fermes les verges en fête. Le bel lève les lèvres: «Merde! Quelle belle dentelle, ce mec est breveté! Je perds mes selles! De mes rêves je me déleste! Je lèche ses fesses blettes et ses ghêtres vertes!»*



## VIII

De bonne heure, le lendemain matin, on quitta le château-mirage aux tentures de peau humaine. Alice chevauchait Satanazet, son dromadaire préféré, dont les naseaux fumaient dans la poussière torride du petit jour. Les dernières tuiles du manoir disparurent en flottant dans la brume de chaleur. Une rosée éphémère s'accrocha aux hautes feuilles des artichauts – quand Jak pissa – et les limaçons recroquevillés sur des touffes de sel entonnèrent un lent chant de pierre nue.

– Oh! vous, vents voussoyés par les soyeux mouvements de vos sables! clama Hubert que l'excitation du voyage rendait poète comme un barde qui n'aurait rasé personne depuis trois jours.

– Il a le rhume lyrique, ce matin.

Les dromadaires renâclèrent dans la fiente. Les coulis, qui sont vents moqueurs, s'immisçaient entre la peau et le poil des bêtes, provoquant de sales courants d'air.

Dans l'après-midi, ils arrivèrent à Kin-Per. De l'orgueilleuse cité ne demeuraient que ruines branlotantes. Quelques mesures résistaient aux assauts du sable et du vent. On distinguait même un petit bois et, dans ce bois, un arbre et, dans cet arbre, une branche et, sous cette branche, un pendu.

– Un pendu mûr! rigola Jak.

Le gibet bourdonnait de mouches et d'insectes stercoraires. Maël détourna les yeux, mais les no'landers avancèrent, indifférents au spectacle: ils en avaient vu bien d'autres, quand ils

ne les avaient pas «branchés» eux-mêmes! Alice et Annick se pinçèrent délicatement – et mutuellement – le nez. Ils attachèrent les bêtes à l'entrée de la *Taverne de Roštrenen*, l'unique auberge du patelin. Hubert reconnut le double pégason des frères Nucléiques (Ribo et Désoxyribo, Rib et Des pour les intimes).

– Tiens! ils sont là, ces deux accidents génétiques?

– Ça va amener un peu les soirées!

Hubert poussa la porte d'un coup de sabot. Une clameur de bienvenue s'éleva: à Kin-Per, on aimait bien Hubert et plus d'une veuve se souvenait avec attendrissement de ses bontés. L'atmosphère était chargée de sous-entendus, de vapeurs de chouchenn et de fumée de cigarettes d'artichaut. Les tables s'encombraient peu à peu de femmes vénales et de redoutables gaillards aux vêtements et à la peau rapiécés. Ayant reconnu les deux dos massifs qui en occupaient toute la largeur, Hubert se dirigea vers le bar, bécotant de-ci de-là quelques bouches avariées, pinçotant des fessiers en rupture de productivité, assenant quelques bons coups de poing sur des trognes qui ne lui revenaient pas.

– Va neiger, plaisanta Rib.

– S'ûr, répondit Hubert.

– L'bestiaux vont souffrir!

– *Cheu nous, les vaches, es'chont aux champs toute l'année,* rugit Des.

Il en pleura et en pissa de rigolade.

– C'est quoi, des vaches? demanda Maël.

– J's'chais pas! reprit l'autre, exhalant de pestilentielles vapeurs de chouchenn frelaté dans les narines du jeune homme. C'est un proverbe ancien, morveux!

Il se tourna vers Hubert.

– Qui c'est, ce blanc-bec?

Maël se contracta et voulut répondre à l'insulte. Jak lui décocha une bourrade dans les côtes.

– Tiens ta langue, si tu tiens à ta vie.

Maël examina de plus près les deux montagnes de viande, dans lesquelles il eût peut-être été agréable de tailler un bifteck, mais sûrement pas de le manger en présence de son propriétaire. Les muscles saillaient et leurs gestes avaient la vivacité d'une poule attaquant un œuf. À leur regard trouble, Maël comprit qu'ils étaient saouls. Joseph Brasparts, l'aubergiste, interpella les nouveaux venus.

– Ça fait bien longtemps que vous n'êtes pas venus goûter les crêpes du père Brasparts ! Qu'est-ce que je vous sers ?

Il était taillé dans le même bois que ses poutres enfumées : une figure d'Ankou surmontant un corps d'échalas, aussi sec qu'une barrique d'alcool d'artichaut entre deux récoltes. Il avait la réputation d'effrayer les petits enfants.

– Un sirop d'orgeat, commanda Alice.

Les deux brutes s'esclaffèrent. Un no'lander en profita pour lui pincer la fesse. Alice se retourna et, d'un mouvement vif, lui cisaila l'avant-bras du tranchant de la main.

– Eh ! ça va pas ?

Quelques mines patibulaires s'avancèrent, menaçantes.

– Restez où vous êtes, dit calmement Alice. Le premier qui me touche, je l'étale comme une bouse.

Par jeu, Rib posa la main sur l'épaule de la jeune femme ; Alice se glissa sous lui et, avant qu'il ait pu réagir, le colosse était au sol. D'une main, Alice extirpa du pantalon bouffant l'énorme appareillage du géant et de l'autre, qui s'était saisie en un éclair d'un stylet tranchant, menaça d'en couper la grappe. Rib fit le signe de la paix : la main largement ouverte, doigts écartés, le pouce reposant sur le nez. Alice relâcha sa prise, flattant discrètement la flanelle au passage, puis revint lentement

vers le bar, roulant des hanches. Hubert prit Maël à part et lui chuchota à l'oreille :

– Que penses-tu des deux frères ?

– Ce sont des brutes !

– Brutes, peut-être, mais épaisses : détail qui n'est pas à négliger. Tant que je serai là, ils se tiendront tranquilles.

Maël hésitait.

– Bon Dieu ! s'énerva Hubert, tu cherches des guerriers ou des mollassons ?

– Ah ! quelle horreur !

Maël gémit de dégoût à l'évocation de ces mutants invertébrés qui traînaient leur gélatine à travers la Breta-h-ne ; dès qu'on se prenait les pieds dedans, ça giclait partout.

Hubert s'adressa aux deux frères :

– Vous pourriez faire une petite démonstration de biniou ? Mon ami, qui est étranger, aimerait bien voir ça.

Les deux frères ne se firent pas prier. C'était leur jeu favori. Sous les applaudissements de l'assistance, ils gagnèrent la sortie, écrasant au passage quelques trognes qui ne leur revenaient pas. Ils sortirent des fontes du double pégason deux curieux instruments : en fait des armes redoutables dont l'outre, garnie de sable, était hérissée de lames tranchantes. On faisait tourner le biniou au moyen d'une longue lanière de cuir : son maniement exigeait une force peu commune et une grande dextérité. Les deux frères se dirigèrent vers une sorte de terrain vague marquant le centre du village et se firent face. On entendit gémir quelques enfants dans la poussière et les poules se hâtèrent de traverser la place, balayée soigneusement par le vent. Rib posa son biniou à terre ; sa poitrine se gonfla. Soudain, la masse d'arme siffla, fouettant l'air de ses lames acérées à l'endroit même où se tenait Des, quelques nano-secondes plus tôt.

– Beau coup, petit frère! apprécia la brute hilare; t’as failli me découper en rondelles de Pont-Aven! À mon tour.

Ayant calé la lanière dans sa main gauche, Des jeta le biniou droit devant, sans effort apparent, bien que la masse de l’arme avoisine les cinquante kilos. Rib fit un bond prodigieux en arrière et se retrouva dans les bras d’une créature de rêve qui lui roula un palot avant de s’effondrer, morte.

– Bravo! Bravo! criait la foule en délire. Tue! Tue! Tue!

Au bout de deux heures de combat, Des fit le signe de la paix.

– Ça suffit! On a bien rigolé.

Le sang tachait le sable, tachait les visages des spectateurs, tachait les murs des maisons. Les deux frères se léchèrent le corps en gloussant. Rib recousit tendrement la carotide de Des pendant que celui-ci lui pinçait l’artère fémorale pour en arrêter l’hémorragie. Hubert se tourna vers Maël, souriant :

– Alors?

– Breiz! Je les engage.

Les deux frères, mis au courant, acceptèrent avec enthousiasme.

– Pour une poignée de cocos, je tordrais le cou à une araignée, brailla un des méchants, faisant craquer les vertèbres d’un malheureux passant qui s’était imprudemment avancé à portée de main.

– Et pour deux poignées? demanda Hubert, intrigué.

– Pour deux poignées, j’embrasse les fesses de mon petit frère!

Des baissa illico son pantalon bouffant, exhibant des cuisseaux sévères grouillant de pléonasmes et de choses pires encore. Alice s’écria :

– Prodigieux!

– Qu’est-ce qu’il y a? demanda Hubert.

– Regarde! le *signe*... ou plutôt, le demi-signé...

En effet, dans le fouillis de poils, sur une zone curieusement glabre de la fesse gauche du no'lander, flamboyait un demi-cercle.

– Rib, baisse ton pantalon, s'il te plaît, demanda Hubert à l'autre géant, ahuri.

Toujours heureux de montrer ses horreurs aux dames de qualité, Rib fit glisser le pantalon sur ses chevilles.

– Diantre!

Un autre demi-cercle flamboyait pareillement. Alice rapprocha les énormes fessiers, faisant coïncider les deux demi-cercles, qui demeurèrent toutefois séparés par une zone de peau plus claire, qu'enjambait au quart supérieur un trait horizontal. Hubert tirailla nerveusement les poils des deux fessiers.

– Le mystère s'épaissit.

– Je ne comprends pas... balbutia Annick. Qu'est-ce qui peut bien nous unir à ces deux monceaux de viande désertés par l'esprit?

– Bah! dit Maël, indifférent, ça va au moins faciliter le recrutement.

## IX

– En file! Je ne veux voir qu’une bête, aboya Hubert.

Les desperados rangèrent docilement leurs montures sur une ligne impeccable. Les dromadaires étaient nus, leurs cavaliers aussi. Une centaine de redoutables no’landers rassemblés sur la place pour une parade guerrière.

– Tu sais pourquoi on nous fait mettre à poil? demanda un petit sec à un gros boutonneux.

– C’est peut-être une séance d’épouillage?

Il gratta la toison de sa monture et en extirpa un pou d’un demi-kilo, déjà entamé, dans lequel il croqua à belles dents. Hubert, Maël, Alice et les autres, assis dans la poussière, auscultaient attentivement les hommes du désert, écartant cuisses, orteils, bras, narines.

– Rien! se découragea Alice, le nez perdu dans une toison aux poils raides de crasse.

Elle maniait avec dégoût un prépuce peu puceau, mais puceux.

– Ah! la sale bête, se plaignit Annick, qui venait d’écartier une gigantesque paire de fesses.

Une araignée verte, de quinze centimètres de diamètre, en tomba. Elle l’écrasa d’un coup de talon.

– Ma Moumoune! elle a tué ma Moumoune! pleura l’énorme brute en s’enfuyant.

Le dernier no’lander fut examiné pendant une bonne demi-heure. Il fallut se rendre à l’évidence: aucun ne portait le signe distinctif.

– C'est à désespérer des desperados, gémit Alice.

– Pourquoi qu'on prend pas les plus bêtes et les plus méchants, comme d'habitude? s'étonnèrent les frères Nucléiques.

Ils finissaient à peine leur phrase qu'un petit homme pâle et maigrichon traversa la place, traînant derrière lui une carne désincarnée.

– Allons, Orgueil, dépêche-toi!

Pour plaisanter, Hubert l'interpella:

– Brave homme! Que diriez-vous de gagner deux kilos de cocos blancs?

Les yeux du maigrichon tournoyèrent follement derrière ses lunettes fendillées. Il tirailla nerveusement sa barbiche pelée et donna un grand coup de poing dans le ventre du dromadaire, qui s'écroula dans la poussière.

– Deux kilos de *cocos*!

Il sirotait le mot comme il l'eût fait d'une pissée de requin vieillie en fût.

– Que... que dois-je faire? saliva-t-il.

– Rien pour l'instant: seulement vous déshabiller.

Le petit homme se débarrassa prestement de ses vêtements, exhibant un corps délabré, parsemé de scrofules, de bubons sanieux, d'écrouelles et sillonné de vermine grouillante. Très à l'aise dans sa déliquescence, l'affreux débris paradait sous le nez des aventuriers, faisant sauter sa flageole et choquant l'un contre l'autre ses sacs desséchés avec un bruit de cigale morte d'amour.

– Le signe! s'étrangla Annick.

Eh! oui... Le flamboyant symbole paraphait la poitrine du dégoûtant personnage aussi sûrement que le tampon d'un préfet le cul de sa secrétaire: mais, dans ces âges farouches, qui se souvenait encore des préfets et qu'avaient été au juste les secrétaires?

– Ton nom... bafouilla, gêné, Hubert.  
– Jaquette Elias.  
– C'est bon, t'es embauché!  
– Mais... Pour quoi faire? s'interloqua Elias.  
– Pardi! pour tuer, assassiner, estrapader, étripier, taillader, éventrer, assommer, énucléer, bousiller, décollationner et galoper.

– De ces sortes de choses, je ne connais guère les principes, avoua humblement la nouvelle recrue.

– Qu'à cela ne tienne, si cela ne tient qu'à cela...

Hubert se tourna vers un des géants.

– Des, tu seras chargé de l'instruction de Jaquette Elias.

Des se frota les mains.

– Par quoi je commence: je l'écrabouille, je le zigouille ou je le chatouille?

– Rien de tout cela pour l'instant. Quand il aura reçu ses deux kilos de cocos, tu en feras ce que tu voudras. En attendant, retape son dromadaire et apprends-lui quelque chose de pas trop compliqué: la bombarde arasée ou le Bénézet élémentaire.

Puis il revint à Elias:

– Que sais-tu faire d'autre?

– Lire et écrire: je suis écrivain public.

– Tu écriras notre histoire, décréta Alice.



## X

– Ça fait sept! compta Maël.

– Mouais... grogna Hubert, ça ne me plaît guère; dans ce métier, c'est pas un nombre porte-bonheur.

Ils étaient couchés dans un grand lit: Alice, Annick, Jak et eux deux. Les frères Nucléiques dormaient, comme chaque soir, sur le dos de leur double pégason; les draps leur donnaient de l'urticaire. Alice décolla sa bouche de celle d'Annick – à qui elle apprenait les rudiments du secourisme sur champ de bataille – et sourit à Hubert.

– Je ne te savais pas superstitieux.

Hubert allait répondre une vacherie; la porte s'ouvrit doucement et une frêle jeune fille à la magnifique chevelure rousse fit son entrée dans la pièce.

– Ne vous dérangez pas! Brasparts m'a dit qu'il restait une place dans votre lit.

En sifflotant, elle se débarrassa d'un minuscule sac à dos puis, prenant son unique vêtement par le bas, elle le fit passer par-dessus sa tête. Un gentil sourire éclaira sa bouche tandis qu'elle s'avançait vers le lit, où tout s'était brusquement figé. Elle avait des lèvres un peu gourmandes, comme toutes les rousses. Ses yeux bleus fixaient, tour à tour, ses compagnons de chambrée, les détaillant effrontément.

– Je m'installe où?

– Là! là! là! crièrent ensemble les aventuriers.

Alice l'attira sur le lit; la fille s'effondra sur elle en gloussant.

– Je sens que je vais bien m’amuser avec vous.

Elle lança ses bras au cou d’Alice et se frotta contre elle, introduisant une de ses jambes entre les cuisses de la belle aventurière. Alice effleura doucement le corps de la rousse dont les petits seins tressaillaient sous la caresse. Cambrant les reins, la rousse conduisit d’une main la bouche têtue jusqu’au lieu excessif; de l’autre, elle se saisit de la verge de Maël qu’elle mania avec vigueur, ce qui dénotait un tempérament bien né. Annick, de la langue, lissait les poils de carotte et fouillait, avec une grande délicatesse, l’intimité de la jeune inconnue.

– Elle est trop belle pour un roman! soupira Jak.

– Ah! figure de mouette! s’écriait Alice, proue d’amour! flambeau d’écume! Je transpire de rire et des marées secrètes du corps je m’enivre...

Hubert, les yeux au bord du vertige, admirait la nuque de la fille; y brillait un mica qu’il devina incis sous la peau.

– Alice! s’écria-t-il, ému: le signe, là, dans le cou.

Jeanne la Rousse (c’était son nom) ouvrit de grands yeux étonnés.

– Quel signe?

Hubert souleva l’opulente chevelure et lui toucha la nuque.

– Ah, ça! Une mauvaise chute: je me suis entaillé la peau et des grains de sable sont restés incrustés.

Hubert résuma leur quête, tout en flattant un sein à portée de main.

– J’ai tué ma famille pour un misérable flageolet, s’enthousiasma la tendre Jeanne, et encore était-il avarié. Pour deux kilos, je veux bien exterminer le reste de l’humanité.

– Et avec quoi? ironisa Maël.

– Tu vas voir, blanc-bec.

Jeanne sauta du lit, sa suceuse enragée toujours accrochée à son arrière-train; elle sortit du petit sac à dos une hachette au

manche couvert d'encoches, qu'elle brandit triomphalement. La hachette fouetta l'air et rasa le membre dressé du pêcheur.

– Si je l'avais voulu, j'en aurais fait des pastilles.

Les jeux reprirent sans Maël, qui boudait. Jeanne s'allongea au centre du lit et prit dans sa bouche le sexe d'un des aventuriers, qu'elle téta en grognant. Alice se glissa entre les cuisses d'Annick, humant d'une narine frémissante les zones irradiées. Hubert, pépère, patinait le pied du lit, les yeux écarquillés.



## XI

Le visage de Jeanne la Rousse reposait sur le ventre d’Alice et les orteils d’Annick étaient coincés entre ses fesses lorsque le coq-tel poussa son cri discordant d’alcoolique pulmonaire.

– Bon Dieu! Quel rêve... soupira Hubert passant de petits coups de langue réveille-matin sur les belles lèvres encore chargées de sommeil d’Alice.

Une bouche humecta son biniou fripé, qui émit un chuintement plaintif. Hubert bouscula tout le monde, nudités mêlées, à bas du lit.

– C’est l’heure! clama-t-il.

En bas, Brasparts essayait les plâtres et lustrait le zinc. Il leur servit des biscottes d’artichaut et de grands bols fumants de lait de dromadaire.

– Belle journée, en vérité, pour la chasse aux taons morts...

C’était une plaisanterie vieille comme la Breta-h-ne, bien que personne n’en connût l’origine. Hubert cligna d’un œil complice.

– Dis-moi, as-tu entendu parler d’une nouvelle horde de mutants venant de l’Est?

Le sourire de Brasparts disparut.

– Comment sont-ils?

– Des géants verts; ils poussent des cris étranges: *Bar-soum! Bar-soum! Bar-soum!* et pillent tout sur leur passage.

– Ça me dit quelque chose, en effet... Un no’lander, qui revenait de Ren, me les a décrits. Il les appelait les Efelbays et,

si ma mémoire est bonne, ils sont aussi féroces que stupides.

Les voyageurs avalèrent en vitesse leur petit-déjeuner. Dehors, Rib et Des épouillaient le double pégason, entassant les énormes poux dans un sac. Des en croqua un pour y goûter. Il fit la grimace....

– Un peu farineux... Ils ont trop sucé les artichauts.

Jaquette Elias pointa son museau de belette affamée, portant sur son dos Orgueil.

– Eh! rigola Hubert, d'habitude c'est l'inverse.

Jaquette Elias laissa choir son fardeau dans la poussière, sans ménagement.

– La carne, cracha-t-il, dès que je monte dessus, elle s'effondre.

– Tu devrais peut-être choisir une autre bête, lui suggéra Hubert; le voyage sera long et...

– Jamais! le coupa, horrifié, l'écrivain public. Un dromadaire que je tiens de mon père, qui lui-même le tient du sien.

– Fais-le empailler, alors, et mets-lui des roulettes.

Hubert était furieux: pourquoi devait-il s'encombrer d'un pareil loqueteux, sous prétexte qu'il était marqué comme une bête par un destin capricieux?

– En route! aboya-t-il, désignant le vaste désert d'où montaient, dans l'aube maussade, les puanteurs coutumières: odeurs de cadavres en décomposition, d'urine se desséchant, d'artichauts fleurissant.

Sous le gibet, une meute de chiens faméliques essayaient en jappant de décrocher le pendu. Jeanne la Rousse eut pitié d'eux: elle lança sa hachette, reliée à son poignet par une cordelette de cuir, et trancha la corde.

En vérité c'était une troupe hétéroclite qui chevauchait les dunes de sable. À l'avant, le double pégason des frères Nucléiques ouvrait la route de son large poitrail, piétinant le sable

de ses huit pattes et tournant en tous sens sa double tête, flairant l'air. Ses deux cavaliers s'étaient mis torse nu et faisaient sécher leurs cicatrices au vent du désert, au milieu d'un nuage tourbillonnant de mouches. Côte à côte cheminaient Alice et Jeanne la Rousse ; elles causaient chiffon.

– La quinzième encoche, expliquait la douce Jeanne – elle montrait à sa compagne le manche de sa hachette –, c'était un Pimpolet, un géant. Nous faisons une réunion tape-terroir avec des copines... On se marrait comme des folles assises sur un nid de fourmis rouges quand ce cinglé a déboulé, massacrant tout. Ça m'a exaspéré : comprends-moi ! j'étais juste en train de faire une démonstration à ma voisine et de lui expliquer le mécanisme d'ouverture de sa boîte à surprise... Le Pimpolet l'attrape et tente de lui perforer le ventre de son sexe qu'il avait dur comme de la corne. J'ai commencé par lui tondre ses antennes fessières. L'imbécile ! au lieu de s'enfuir, il s'est mis à gigoter dans tous les sens, écrasant les fournitures et les cafards, sans aucune distinction. Alors, je me suis fâchée et j'en ai fait des ronds de serviette.

Alice lui sourit et approcha tendrement ses lèvres des siennes, qu'elle décrassa à petits coups de langue.

– Que tu es forte et courageuse, soupira-t-elle. Moi, je déteste me battre et je suis peureuse comme une fée.

Au bout de quelques heures, les aventuriers s'engagèrent dans une zone particulièrement difficile : les dunes se redressaient et les montures peinaient dans le sable qui croulait sous leurs sabots.

- Hardi Stivel !
- Allez, Glane-mort.
- Grimpe, Servah !
- Courage, Satanazet !
- Hue, Orgueil !

– Avance, Saleté! (C'était le nom du pégason.)

Ils redescendaient la dune lorsque des scorpions géants surgirent sur leur droite.

– Tonnerre! gronda Hubert, des *paradigmes*. Droit devant, au galop!

Mais d'autres scorpions leur barraient la route. Ils firent volte-face... Scorpions derrière! Ils étaient encerclés.

– Il va falloir se battre contre ces horreurs, grinça Annick.

Ils détachèrent leurs armes et attendirent la charge des monstres. Les *paradigmes*, une bonne trentaine, resserrèrent le cercle autour des aventuriers. C'étaient des bêtes énormes, pesant plusieurs tonnes et traînant leurs deux mètres de carapace sur le sable. Les pinces effrayantes pouvaient broyer un syllogisme et dépecer un solécisme, ce qui n'est, reconnaissons-le, pas une mince affaire! Leur carapace couleur vert chou égayait la fastidieuse monotonie du sable poussiéreux; n'était-ce pas, cependant, payer un peu cher un effort de décoration, louable certes, mais un tantinet déplacé? La Nature a parfois de ces écarts que les meilleurs spécialistes ont du mal à expliquer...

Les scorpions s'immobilisèrent à cinq mètres. Les dards se balançaient au-dessus de leurs têtes, chargés de venin, tels des olisbos pour cho-la-pin. Les no'landers descendirent de leurs montures. Hubert balançait ses Triskels, Alice banda son arc, les deux frères gonflèrent calmement les binious, Jak avait son revolver à la main, Annick tenait son couteau par la lame et Jeanne manipulait négligemment sa hachette. Jaquette Elias serrait les fesses.

– Nous sommes foutus, murmura Jak, entre ses dents.

– Attendez, s'écria Jeanne la Rousse, d'une voix émue; il y a peut-être une solution.

Ses compagnons la dévisagèrent, intrigués. Elle s'avança

délibérément vers un monstre qui dominait ses congénères de sa masse jaune citron.

À un mètre de lui, elle laissa choir ostensiblement son arme sur le sable.

– Elle est folle? grommela Rib.

Il se prépara à bondir.

– Laisse, intervint Hubert. Je devine son plan: cette fille a du cran.

Retenant leur respiration, les voyageurs se pincèrent mutuellement pour s'assurer qu'ils ne rêvaient pas. Étrange spectacle, en vérité! La jeune fille s'avancait en souriant vers une mort certaine. Pas un seul de ses muscles tressaillait. Elle marchait avec cette élégance un peu apprêtée qu'affectaient les dames de qualité, autrefois, pour faire leur *shopping*. Hubert sortit son harmonica et joua, en sourdine, *Ils ont des chapeaux ronds, Vive les scorpions*. Sur cette étrange et languissante musique, Jeanne se déshabilla, avec une lenteur calculée, se rapprochant des pinces de l'animal. Son corps bronzé contrastait magnifiquement avec le coloris vif de la carapace.

– Très chouette! affirma Jaquette Elias.

Jeanne saisit ses seins entre ses mains et les massa, tout en passant la langue sur ses lèvres et en clignant de l'œil, vicieusement. La prestation était un rien canaille, mais ne laissait pas indifférent le mastodonte: une de ses pinces frémit. Jeanne posa un petit pied ravissant sur la carapace citron et le fit lentement glisser. La position était affriolante: les cuisses, très écartées, s'ouvraient sans pudeur sous l'œil attentif du scorpion. Jeanne plaça une de ses mains sur sa fourche; un doigt fureteur s'engagea dans la fente, en déplaça les savantes dentelles de chair, seule zone d'humidité repérable à plusieurs lieues à la ronde. Le sable grésilla. De son autre main, elle écarquilla ses fesses de façon que ses compagnons, juste compensation,

pussent en admirer l'œilleton mignard. Le frottement de ses pieds se fit plus insistant sur la cuirasse et le mouvement de ses doigts s'accéléra, tandis qu'un léger halètement montait alentour.

Qui n'a pas entendu le feulement du scorpion saisi par le rut comprendra difficilement l'angoisse des aventuriers, dont les orifices se contractèrent instinctivement. Jeanne, elle, se laissait aller au plaisir, indifférente désormais à tout ce qui n'était pas petits frissons et titillations voluptueuses. Le désir l'envahit et elle contempla, les yeux luisant de concupiscence, le dard qui se gonflait ostensiblement. Elle posa le deuxième pied sur la pince et, cambrant les reins, s'allongea de tout son long, se frottant et ondulant sur la belle carapace jaune vif, qu'elle lécha, la gourmande! avec de petits gémissements de contentement. Elle se rappelait les chaudes nuits où, faisant pipi sur les cafards, elle jouissait de leur grouillement sur ses pieds nus, quand elle se frottait le bouton pour diriger le jet. Le monstre éleva une pince à hauteur des mandibules et, ô prodige! une petite langue frétila à l'orée de la bouche carnassière. Jeanne s'étala, plus fragile que jamais, offrant son orchidée ruisse-lante à l'appréciation du gouffre qui s'ouvrait avec des craque-ments émouvants. La langue palpita contre ses nymphes et en feuilleta délicatement les labyrinthiques dispositions. Des deux mains, elle écarta ses chairs pantelantes; la langue s'enfonça par à-coups, avec de petits bruits de rince-bouteille, titillant chaque centimètre carré des parois intérieures, cognant le fond puis se retirant en vaille et revenant, en un lent va-et-vient. Jeanne ne respirait plus: ses seins avaient gonflé au point de remplir toute sa poitrine et menaçaient d'éclater sous ses doigts qui en pinçaient les boutons, sans brutalité, mais avec une grande énergie. Elle dodelinait de la tête et poussait de petits glousse-ments de caille que l'on ferait rissoler vivante dans une poêle.

Elle s'enfonça alors au fond de son délire, c'est-à-dire qu'elle glissa ses deux jambes entre les mandibules et disparut aux yeux de ses compagnons.

– Jeanne!

Au bout de quelques minutes, elle ressortit gluante de bave et se hissa sur le dos de la bête dont les pattes convulsées martelaient sourdement le sol. Là, debout dans le soleil, campant son corps ruisselant sur la carapace scintillante, Jeanne fixa le dard qui la dominait en oscillant. Elle s'allongea alors, dans l'axe de la tête porteuse de mort, et urina longuement de plaisir. Le dard fouetta l'air et vint se placer, d'un coup, à l'orée du pertuis.

– Elle est complètement folle! gémit Alice.

Elle se serra contre Annick, dont elle caressa les seins, sous la rude étoffe, pour dissiper un peu de son angoisse.

– Elle est perdue... dit tristement Hubert.

– ... et nous aussi, compléta Jak.

– On pourrait peut-être lui offrir Orgueil à la place de Jeanne, suggéra timidement Jaquette Elias.

– Tu crois qu'il ne ferait pas la différence? ironisa Hubert.

– Je m'en contente bien! bougonna l'écrivain public, haussant les épaules et flattant de la main sa monture, dont le poil s'envolait par touffes au vent du désert.

Le dard du scorpion, ayant flairé la tendre caverne, se frotta à elle, poussant sur les chairs, qui s'écartèrent. La bête émit un petit cri de vierge effarouchée qui eût fait hurler les aventuriers s'ils n'avaient craint pour la vie de leur amie. Le dard disparut en entier. Jeanne poussa sur le mandrin qui la perforait, gémit, jura et se poulécha les lèvres, tandis que son bassin ondulait au rythme du monstrueux bélier. Celui-ci ressortit et s'engagea sans prévenir dans la voie périphérique. La belle rousse écarquilla les yeux, puis les plissa sous le plaisir; le dard remuait

dans son fondement, se gonflant et se dégonflant tel un biniou ivre mort. Le scorpion se crispa soudain et, soulevant la jeune fille en l'air, l'envoya bouler au pied de ses compagnons. Puis, tel Onan, il lança vers les cieux un jet blanchâtre qui, après avoir fauché un vol de mouches, s'enfonça dans le sable, une centaine de mètres plus loin.

Lentement, le cercle des monstres se rompit, laissant la voie libre aux voyageurs.

## XII

Ils arrivèrent au village tard dans la matinée du surlendemain. Les dromadaires bavaient des roses des sables et les chapeaux ronds étaient cartonnés de poussière.

– La mer! La mer! trépigna Jeanne la Rousse.

Maël ne se tenait plus de joie et d'excitation. À la pensée de Gwendoline, son membre s'émut et une deuxième bosse poussa au dromadaire.

Majestueux et sales comme des gueux, ils s'avancèrent au petit trot dans la rue principale de Plouc-off. Ils admirèrent au passage les maisons de boue et de goémon dont les murs se lézardaient à la chaleur étouffante de midi. Arrivés au port, ils n'avaient rencontré que des essaims de mouches et des crottes de dromadaires desséchées. Au bout de la jetée, la haute dune de sel scintillait de mille feux sous le soleil.

– Où sont-ils tous passés? se demanda Maël avec inquiétude.

– Peut-être partis à la pêche? suggéra Hubert, montrant le bassin du petit port, où ne flottaient que des détritits et des cadavres de poissons.

– Je ne comprends pas... balbutia Maël. Où sont les femmes, les enfants, les vieillards et le prêtre?

Son visage, soudain, fut envahi du rouge de la honte et du vert de la colère. Fugace, mais très coloré.

– Les pleutres! cracha-t-il, les froussards! Ils se sont cachés. Attendez-moi: je vais les faire sortir de leurs trous à rats.

Il fit volter sa monture et piqua des deux, le long du rivage, vers une étrange bâtisse dont on apercevait les contours dans le lointain. Rib et Des avaient repéré l'unique auberge du port. Les aventuriers s'installèrent à la terrasse, après avoir exhumé de la cave quelques bouteilles vénérables et d'antiques verres ébréchés.

– Ça commence bien ! râla Jeanne.

– Ne sois pas impatiente, sourit Hubert, les embêtements arrivent toujours trop vite.

Jeanne se débarrassa de ses vêtements poussiéreux, exposant au soleil son corps de tigresse ; elle allongea ses jambes sur un rustique banc de chêne aux pieds sculptés. Alice et Annick ne se firent pas prier pour l'imiter : en quelques déhanchements, qui dénotaient une longue pratique, petits dessous affriolants et rudes capes de voyage se fripèrent autour de leurs chevilles.

Hubert se jeta à genoux et, ayant saisi un pied d'Alice, entreprit de le lécher à salive abondante, croquignant expertement les rognures d'ongles et épongeant amoureusement la crasse qui s'était accumulée entre les orteils. Puis il reprit d'un large coup de langue toute la plante dont il irrigua les zones érogènes par lapements graduels. Alice frissonna et fourra ses deux pieds mignons dans la bouche de son admirateur.

– Moi aussi ! moi aussi ! crièrent les deux autres coquilles.

Rib et Des se révélèrent très convenables pour les massages buccaux et les titillations cutanées. Quelques crabes qui traînaient leur désœuvrement à portée de langue furent engloutis par les gloutons. Hubert et Jak se déshabillèrent à leur tour, ainsi que Jaquette Elias, qui ne perdait pas une occasion d'exhumer ses maigreurs malsaines. Rib et Des, redevenus indifférents, croquaient des poux.

– C'est le dernier, gémit Rib, s'essuyant la bouche aux babines du double pégason. Qu'est-ce qu'on va bouffer dans ce foutu port de pêche ?

- Du poisson.
- Beurk!
- Et des *cocos*... susurra son frère en clignant de l'œil.

Maël ne revenait pas. Les aventuriers descendirent sur la grève. Alice, Jeanne et Annick coururent à l'eau. Elles nageaient et se poursuivaient en riant. Elles invitèrent leurs compagnons à les suivre, par de grands gestes qui faisaient tressauter leurs seins.

– Merci pour moi! dit Hubert. Avec les saloperies que l'on chope dans ces piscines qui ne sont pas contrôlées régulièrement.

- Je ne sais pas nager, gémit Jaquette Elias.

Jak, seul, descendit vers l'eau, faisant rouler ses muscles et craquer ses articulations.

- Ouah, le mec! ironisa Annick.

Ses doigts furetaient sous la ligne de flottaison de la belle rousse qui, de son côté, apprenait quelques savants mouvements de natation – non répertoriés dans le célèbre *Manuel* de Jean-Pierre Brisset – à Alice; la châtelaine se mit dans la position connue sous le nom de *planche*. Vocabulaire assez peu approprié à la situation, à vrai dire: des bosses charnues et des creux frissonnants se créaient au rythme de la houle, et dans ces creux venait se baigner le visage de Jeanne et contre ces bosses se heurtaient ses lèvres, avec de petits bruits de ventouse en rut. Puis, contournant son élève, Jeanne s'accrocha fermement au bassin et plongea la tête entre ses cuisses. Elle sentit contre sa langue la saveur de la mer se mêlant à celle, plus délicate et plus délicieuse, du foutre. La langue fouillait la tendre caverne, lissant les algues qui la bordent, s'enfonçant vers les secrets trésors puis remontant sucer la perle mystérieuse qui en gardait l'entrée comme une orchidée d'eau pâle au seuil d'un temple dionysiaque. Soudain, une source jaillit, tiède et un peu acre, qu'elle lapa, tandis que le corps d'Alice battait follement l'eau.

- Oh! ma chérie, je crois que j’ai fait pipi.
- Qu’importe la goutte quand le plaisir est l’océan, répondit en souriant son amie.

Elles se mêlèrent à nouveau, en un gracieux ballet aquatique, sous l’œil égrillard des hippocampes, des homards blagueurs et des poissons chats persans. Des petits pieds fripons glissaient le long de cuisses fermes et les orteils s’infiltraient sans façon dans les fourreaux, provoquant bien des soupirs qu’un observateur moins attentif que ne l’est notre lecteur eût peut-être confondus avec les premiers symptômes d’une noyade. Mais, comme le dit si justement Jaquette Elias – tout en massant la bosse d’Orgueil – il ne faut pas confondre naïade et noyade.

Jak et Hubert ne purent résister plus longtemps: midi pointait douloureusement sur le cadran solaire du ventre et ils coururent vers les filles; elles battaient des mains sur des fessiers altruistes et cherchaient à les attirer par de grands tournoisements de langue autour de bouches qui n’étaient pas nécessairement la leur. Elles se fourraient ensuite les doigts dans les trous et se les léchaient mutuellement à grand bruit, pétant et sifflant en direction des mâles qui tournaient autour d’elles à distance respectable. C’est à ces quelques détails du rituel précoïtal que l’on mesurera l’abîme qui sépare cette époque barbare de nos sociétés civilisées, où quelques heures de télévision vespérales suppléent avantageusement à de tels accès de fureur érotique.

- C’est pas fini, ces cochonneries? gueula quelqu’un sur le port, brisant net des ébats maritimes qui ne demandaient qu’à faire des vagues.

Le quai était couvert de pêcheurs au visage austère, engoncés dans leurs vêtements de toile rêche et les pieds martelant le pavé à coups de rudes sabots en cœur d’artichaut. Un vieillard, au visage noble et courroucé, se tenait sur la jetée. Derrière

lui, Maël, un peu gêné, tripotait discrètement une splendide autochtone. Le vieillard se tourna vers lui.

– Couillon! Voilà tout ce que tu as trouvé en quinze jours d'absence? Fainéant! sycophante! phagocyte!

Il le frappait aux rotules à coups de canne.

– Père! gémissait le sautillant jeune homme, je vous jure qu'ils sont méchants comme des teignes, surtout les femmes.

Le vieux éclata d'un rire qui eût fait grimper Merlin l'Endormeur lui-même aux plus hautes branches de la forêt de Pin-Pon.

– Des femmes, *ça!* et des guerrières? Où as-tu le trou du cul, mon pauvre garçon? Probablement à la place du cerveau.

Le vieux Carhaix s'agita ainsi pendant quelques minutes puis, se tournant vers les aventuriers, aboya :

– Qu'est-ce que vous attendez, foutus fils de Sodome et foutues filles de Gomorrhe, pour saluer un respectable patriarche blanchi par les ans et les savons de mauvaise qualité?

– Ça va, ne nous fâchons pas, fit Hubert, conciliant.

Ils remontèrent sur le quai. Un murmure parcourut les rangs des pêcheurs lorsque les trois jeunes femmes émergèrent, étroitement enlacées et se caressant de la manière la plus provocante. La jeune fille que potelinait Maël lui balança une gifle à décorner un pou cocu.

– C'est avec ces traînées que Monsieur passe ses vacances? hurla-t-elle. Et que feront-elles quand les Bar-soums attaqueront: nous apprendre à tricoter, peut-être... ou bien à tripoter?

Un couteau se planta en vibrant *dans* la canne du vieillard, derrière laquelle gesticulait la fille. Tout le monde se figea. Sans se presser et en roulant les hanches, Annick vint récupérer son arme. Profitant de l'immobilité de la fille, qu'elle trouvait à son

goût, elle lui passa une langue gourmande sur les lèvres. L'autre se rebiffa, comme si un poisson rouge l'avait mordue.

– T'affole pas, mignonne... On ne l'a pas mangé, ton chéri!

Elle lui pinça gentiment un tétin.

La situation devenait tendue. À ce moment, Jaquette Elias, qui s'était caché derrière Orgueil à l'arrivée des pêcheurs, surgit au milieu de la foule, en poussant des cris de bigorneau hystérique.

– Ça suffit, bande de ploucs; on n'est pas venus là pour jouer aux homards shérifs, mais pour éliminer cette damnée cohorte de démons poilus verts. Nous avons fait un voyage périlleux, semé d'embûches, de pièges et de tentations, et tout ça pour quoi? hein, je vous le demande! Pour se faire eng... par des crottés marineux, des buveurs d'eau de mer, des mangeurs de crabes. Ah! ah! laissez-moi rire!

En effet, on le laissa rire.

– Mais, pauvres abrutis, sans moi, vous n'avez aucune chance contre les Bar-soums! Les autres, j'dis pas, ce sont des amateurs; mais moi, *moi*, j'ai lu des livres, je sais ce qu'il faut faire... Tenez, vous là-bas...

Il désigna un pêcheur, qui le regarda timidement.

– Qu'a dit Sun-tzu sur la guérilla?

– Euh... Euh... (Le pêcheur gratta sa gale.) J'ai trouvé: *Être comme un poisson dans l'eau!*

Jaquette Elias eut une moue dépitée.

– J'aimerais bien savoir qui t'a soufflé... Bah! Tout compte fait, c'était assez facile.

Les pêcheurs rigolèrent.

– Ben alors, tas de feignants, qu'attendez-vous pour creuser des viviers à requins?

## XIII

Tandis que le soleil se couchait, bien bas sur l'horizon marin qui lançait vers lui ses flots imbéciles, Annick, Jeanne et Alice devisaient sur le seuil de l'auberge, tout en sirotant du bout de la langue une bisque de homards.

– Eh! les filles! Vous ne trouvez pas qu'il y a quelque chose de bizarre dans ce village? demanda soudain Alice.

– Les pêcheurs sont un peu rustres, ils ne parlent guère... dit Annick.

– Les filles sont plutôt mignonnes, ajouta, rêveuse, Jeanne la Rousse, et moins empotées qu'on ne pourrait le croire.

– Et il y en a un paquet, des jeunettes, renchérit, gourmande, Annick.

– Justement! Il y a des femmes de tous âges; du bébé à la grand-mère sénile, le choix ne manque pas... mais les *hommes*?

– Ben quoi, les hommes?

– Vous ne trouvez pas curieux qu'on n'ait rencontré jusqu'ici que des moins de quinze ans ou des plus de soixante?

– C'est vrai, s'exclama Jeanne. Bon sang! ils ont caché leurs hommes, mais pourquoi?

– À cause de nous, ricana Alice: ils ont peur qu'on les viole.

Plus loin, assis sur un menhir, Jak et Hubert contemplaient la mer, le regard vague et nostalgique.

– T'en as pas marre, des fois? demanda Jak. Toujours courir d'une oasis à l'autre, poursuivi par des voyous qui te veulent du mal ou, pire, du bien... Harcelé par les mouches

et les remords... Toujours plus loin, toujours plus loin... La route semée de cadavres et d'emmerdements. Et, au bout du compte, une balle plus rapide que la tienne, un couteau dans le dos, que sais-je encore? une métempsychose...

– Tu as raison... Il y a des jours où on voudrait tout laisser tomber: travail, famille, patrie... Parfois, comme ce soir, j'ai envie de m'arrêter, de respirer la brise marine et le goudron et d'écouter le ressac battre les galets...

Hubert se tourna vers son compagnon.

– Tu sais ce dont j'ai *vraiment* envie: rester ici, pour toujours, avec toi! fonder un foyer, vivre à la va-comme-j'te-pousse.

Jak, ému, fit rouler deux grosses larmes sur les joues. Il étreignit la main de son ami.

– On pourrait fabriquer une petite barque, oui! Pêcher et rêvasser toute la journée au bord de l'eau...

Ils soupirèrent.

– Quel démon nous pousse donc à toujours reprendre la route, quelle fatalité?

– Il faut bien aller au bout du livre, répondit gravement quelqu'un dans leur dos.

Ils se retournèrent.

– Personne!

– J'aurais pourtant cru...

– Moi aussi.

À ce moment, une petite voix les interpella.

– Dites! C'est vrai que vous êtes méchants?

Hubert distingua deux fraîches jeunes filles cachées dans l'ombre du crépuscule; elles se tenaient par la main et les regardaient timidement. Leur poitrine se soulevait sous la fine chemise de nuit et Hubert distinguait les petits mame-lons, durcis par le vent frais, qui saillaient sous la toile. Leurs

pieds raclaient le sable de la plus charmante façon et un doux parfum de goémon séché flotta jusqu'aux narines de l'aventurier.

– Bien sûr! répondit-il en fronçant les sourcils, c'est notre métier.

– Et, quand vous étiez petit, vous étiez déjà méchant?

– Non, pas du tout! J'étais très gentil et, même, je servais de souffre-douleur à mes petits camarades.

– Alors, qu'est-ce qu'il faut faire pour devenir méchant?

– On prend des cours.

– Des cours?

– Oui... à la dure école de la vie! conclut Hubert d'une voix si profonde que le menhir en trembla sur ses bases.

– On voulait vous demander un petit service...

– Allez-y.

– Pourriez-vous tuer nos parents?

– Euh... eh bien... Euh... Ça risque de vous coûter cher, vous savez.

– On fera tout ce que vous voudrez, trépignèrent les douces créatures, mais aidez-nous à nous en débarrasser: ils nous battent et refusent qu'on sorte le soir. Ils nous ont enfermées dans la chambre pour nous empêcher de venir vous voir.

– Ils ont eu raison, trancha Jak. Nous aurions pu vous faire subir un sort pire que la mort! Heureusement, nous sommes d'honnêtes desperados et nous allons vous reconduire à la maison sur-le-champ.

– Ah, la barbe! dit l'une des deux, tapant du pied, qu'est-ce qu'ils sont ringards! Comme si on ne s'emmerdait pas assez dans ce trou pourri!

Elles retirèrent prestement leur chemise de nuit, exposant aux rayons de la lune leurs jeunes corps aux formes déliées. Elles roulèrent sur le sable, se caressant et s'abouchant sans

retenue sous les yeux des aventuriers, s'arrangeant même, les coquines! pour mettre en valeur leurs appas les plus tentants.

– Jak! s'étrangla Hubert.

– Hubert, murmura Jak, je craque...

Ils descendirent illico du menhir – préférant suivre la voie parfumée de la chair plutôt que la voix rocailleuse de la raison – et se caressèrent frénétiquement. Parfois, les couples se défroissaient et se mêlaient mollement, échangeant des humeurs tièdes contre des sécrétions plus tièdes encore, bousculant la géométrie du plaisir, pour le plaisir de la géométrie des corps.

– S'il te plaît, titille-moi un bouton, demanda une des jeunes filles à Hubert.

Le no'lander plongea entre les cuisses, écarta des douceurs, langota un ou deux poux qui craquèrent sous la dent, puis enfonça résolument son membre dans le corps de la fille. L'autre adolescente enserra le visage de son amie entre ses cuisses et offrit sa croupe à la langue de Jak, qui fit pétale de rose à son anémone. Puis la figure se défit et se recomposa sous un ciel neuf: Jak avait le visage enfoui dans la toison secrète d'une des filles, allongée tête-bêche sur son corps, et Hubert la foutait avec toute la science que procure une longue pratique des méharées solitaires. Les mains fouillaient le sable avec des bruits visqueux et la marée venait clapoter à leurs pieds, enlisant leur plaisir dans le jusant. Hubert sentait la langue de Jak parcourir à toute vitesse la cavité annexe et son haleine frôler ses bourses, ce qui ne contribuait pas peu à son excitation. Il poussa plus durement. Les filles restaient étrangement silencieuses dans le halètement de la nuit; quelques prédateurs roucoulerent dans le désert lointain; plus près, une baleine siffla, un crabe plongea dans l'eau bouillante... Les étoiles clignotèrent plus fort au-dessus de leurs têtes, le sable coula

sous les corps, la mer se retira très loin puis les submergea au moment où les deux hommes s'effondraient en gémissant sur les corps algues des jeunes filles.

Jaquette Elias fulminait, solitaire. Toutes les femmes qu'il avait abordées avaient repoussé ses avances et même les deux frères Nucléiques, sur qui il s'était rabattu en désespoir de cause, l'avaient chassé de leur litière comme un malpropre. Et pourtant, il s'en passait de belles dans la litière des frères Nucléiques! Il croisa Hubert et Jak, remontant de la grève en tenant gentiment les deux jeunes filles par la main.

– Salut les gars, vous me les prêtez?

– Dis donc, minus, tu pourrais t'adresser directement aux intéressées, le coupa une des filles.

Elle campa, provocante, ses charmes sous les yeux de l'écrivain et lui tira la langue.

– Beurk! dit l'autre, après avoir jeté un œil dégoûté aux cheveux filasses de Jaquette Elias... Je préfère les bruns.

Elle passa une main affectueuse dans les tignasses de ses deux cavaliers. Jaquette Elias s'éloigna, écoeuré.

– On est toujours trop blond, avec les femmes!



## XIV

Le lendemain matin, sous un ciel crasseux, commencèrent les travaux de fortification, dirigés efficacement par Jaquette Elias, secondé par Orgueil. Les deux frères Nucléiques, serviables, s'étaient saisis chacun d'une pioche et creusaient comme quatre. Ce qui, à eux deux, allait bien jusqu'à huit. Annick et les autres se tenaient à l'écart de ces terrassements éreintants et parcouraient les dunes, scrutant le désert. Jaquette Elias avait décidé de disposer des viviers à requins aux endroits où l'on pouvait raisonnablement s'attendre à voir débouler les mutants. Les fosses atteignaient, par endroits, deux mètres de profondeur.

– Quand on les aura remplies d'eau, on jettera du sable par-dessus, expliqua-t-il à Hubert; comme ça, les pillards tomberont dedans sans s'en rendre compte!

– Intéressant, opina Hubert, goguenard. J'ignorais que les requins pouvaient nager dans le sable...

– Idiot! Sous le sable, il y aura de l'eau.

Hubert se frappa le front.

– C'est vrai! J'avais oublié... Bah! avec l'habitude, ils sauront bien faire la différence entre les *grains* d'eau et les grains de sable.

Il s'éloigna d'un pas nonchalant, laissant le bavard écrivain à d'intéressantes spéculations sur l'adaptation des espèces au milieu. Rib et Des s'arrêtèrent un moment de creuser et s'esuyèrent le visage avec le mouchoir à larges carreaux rouges

et blancs dont ne se sépare jamais un no'lander. Ils attirèrent discrètement l'attention de leur voisin, un vieux pêcheur taciturne au visage buriné par le soleil et les embruns.

– Dis donc, mon pote, il paraît que vous cultivez des fraises, dans ce damné pays?

Le pêcheur les regarda, effaré.

– Des fraises?

– Oui. Des fruits bien rouges et bien juteux, gros comme des crottes de chameau, rêvassa un instant Rib, dont les babines se mouillèrent à la délicieuse évocation.

– Y'a jamais eu ça par ici, Monsieur. On vous a mal renseigné.

Il allait reprendre son travail, quand Rib le tira impatiemment par la manche.

– Tu te paies notre tête, mon garçon! On nous a dit que c'était le jardin d'Éden, ce patelin... Si on n'y trouve pas de fraises, il doit au moins y avoir des cerises.

Le pêcheur hocha pensivement la tête.

– Non, non, pas de cerises.

– Des prunes, alors?

– Non plus.

– Des abricots? des pommes? des poires? des coings? du cynorrhodon?

– Rien! je vous dis... Mais pourquoi me posez-vous ces questions?

– Oh ça va... laisse tomber.

Ils reprirent leurs pioches.

Le soir, à l'auberge, les aventuriers réunirent les hommes du village pour essayer de leur inculquer les rudiments du manie-ment des armes. Rib interpella la foule.

– Dites, les gars, il y a un truc curieux dans votre bled : on n’y voit que des vieux et des gamins...

Le patriarche, qui se tenait aux côtés de Maël, se leva et bafouilla quelques mots d’explication en rougissant.

– Un terrible naufrage a privé notre communauté de la plupart de ses hommes valides, sains et vigoureux.

Il mentait visiblement comme un arracheur de fausses dents. À ce moment, la porte de l’auberge s’ouvrit avec fracas. Annick et Jeanne pénétrèrent dans la pièce, portant chacune sur l’épaule un fardeau gigotant, qu’elles laissèrent choir au milieu de la grande salle.

– Et ça ? demandèrent-elles, fixant le vieillard de leurs yeux admirables et furibonds.

Le vieux Carhaix toussota discrètement et tourna la tête : les deux jeunes pêcheurs s’étaient relevés en se massant les côtes.

– Ils les ont cachés dans le grand bâtiment, au bout de la plage. Une sorte de prêtre les gardait.

– Que signifient ces simagrées ? se fâcha Hubert. Vous croyez peut-être qu’à huit, nous suffirons à défendre le village ? Nous aurons besoin de tous les bras disponibles si nous voulons anéantir l’adversaire.

– C’est à cause *d’elles*, glapit un étrange personnage qui venait de se glisser furtivement dans la pièce.

Son visage portait les stigmates de la lâcheté, de la concupiscence, de l’hypocrisie et de la bêtise. Autant vous dire que c’était vilain, vilain. Il était vêtu d’une ample tunique décorée de symboles mystérieux : nos lecteurs érudits auraient reconnu sans difficulté la table de Mendeleïev. Sur sa tête, en équilibre précaire, un ahurissant couvre-chef : les mêmes lecteurs érudits auraient tout de suite identifié une tour de refroidissement de surrégénérateur. Mais, en ces âges farouches et ingrats, où la culture comme la confiture étaient devenues des produits rares,

qui se souvenait de Mendeleïev et des élégantes tours qui décoraient les campagnes, quelques décennies plus tôt?

– L'atomiste! murmura Maël à l'oreille d'Hubert. C'est un personnage important: aucune décision n'est prise sans lui...

– Que sais-tu faire, brave homme? lui demanda tout haut Hubert, avec un zeste d'acidité dans la voix.

L'autre sursauta, comme s'il venait de lui planter une barre d'uranium enrichi dans le derrière.

– Insolent! Sachez que je puis vous réduire en oligo-éléments par mes pouvoirs magiques! que, par une seule incantation, je puis balayer ce village et ses habitants, ou leur faire pousser des cornes au milieu du front (ce qui est déjà fait pour la plupart d'entre eux, ajouta-t-il *in petto*)...

Il se tourna vers les villageois, dont les visages étaient empreints de terreur superstitieuse, qui leur dégoulinait jusque dans le pantalon.

– Si les mutants attaquent le village, gronda-t-il, c'est que les dieux Aidéhef et Céha sont mécontents de vos offrandes, misérables pêcheurs, et qu'ils châtient votre impiété: offrez à vos dieux du poisson frais au lieu de poissons pourris, et du tendre poireau au lieu de trognons d'artichauts, et les Bar-soums disparaîtront. Autrement, les Bar-soums détruiront le village et seront d'autant plus impitoyables à vous massacrer qu'ils s'apercevront de la présence de ces étrangers parmi vous...

Il laissa le silence boire ses derniers mots, puis reprit, plus déclamatoire que jamais:

– Honorez vos dieux – et leur serviteur – et vous serez fiers, libres et joyeux; délaissez-les et vous serez écrasés comme j'écrase ce pou.

Il se jeta sur un malheureux pou qui traversait la pièce d'une allure nonchalante et le piétina rageusement. Des murmures

s'élevèrent dans la salle; les pêcheurs lançaient des regards dépourvus d'aménité en direction des aventuriers.

– On n'a pas une cote terrible, remarqua flegmatiquement Jak.

– Il faut neutraliser ce vieux radoteur, lui glissa Hubert.

Ils bondirent. Avant que les pêcheurs aient pu faire le moindre geste, l'atomiste avait le couteau d'Hubert sous la gorge et le revolver de Jak dans les reins. Il gargouilla horriblement, comme une fuite dans un circuit de refroidissement.

– Maël, une corde!

Sous les regards furieux de ses concitoyens, Maël s'avança bravement vers les deux no'landers, une longue drisse à la main. Hubert fit, à l'extrémité, un nœud coulant et balança la corde autour d'une poutre.

– Voilà ce que je te propose, vieux coquin! Ou je te pends tout de suite ou nous confrontons nos méthodes sur le terrain.

– Ce qui signifie? demanda l'atomiste, vert de trouille.

– C'est très simple, se marra Hubert. Je te conduirai à quelque distance du village: si les Bar-soums sont une émanation de la colère d'Aidéhef et de Céha, tu les neutraliseras facilement avec des boniments lorsqu'ils arriveront.

Les genoux de l'immonde personnage se choquèrent. Il piailla.

– Non, non, pas ça! Je préfère la corde!

Hubert sourit et se tourna vers les pêcheurs.

– Qu'est-ce que vous en pensez?

Le vent avait tourné et ne soufflait plus en faveur de l'atomiste.

– Qu'on le pend! Qu'on le pend! rugit la foule.

Ils s'apprêtaient à exécuter eux-mêmes la sentence mais Hubert les arrêta d'un geste qui n'était pas dépourvu de grâce.

- Cela suffit! La leçon a porté... Qu'on l'enferme dans une cave et qu'il soit étroitement surveillé.
- Tu as tort d'intervenir, lui reprocha Alice: mieux vaut lyncher un fourbe qu'enfermer un serpent dans un poulailler.

## XV

À quelques lieues du village, un étrange campement avait été dressé au creux d'une dune de sable : une trentaine de tentes, rapiécées et bariolées, entouraient une yourte. Les montures étaient parquées un peu à l'écart : des lézards mesurant près de trois mètres à l'enclure, coléreux et sautillants, sifflant et se mordant, poussant des hurlements de rage ou de souffrance, se labourant le ventre à grands coups de griffes. Des guerriers gardaient ces impressionnantes créatures ; les quelques torches éclairant l'enclos jetaient sur leur visage des lueurs qui en soulignaient les traits grotesques et difformes : un front fuyant et pustuleux, livide, surmontant des yeux exorbités et très éloignés du nez ; ce dernier, cartilage mou flairant sans cesse les odeurs de la nuit, plongeait vers une bouche lippue, garnie de crocs et suintant une bave puante. Sous cet agréable minois, un torse gigantesque, des bras de broyeurs de noix, des mains d'étrangleurs d'artichauts. Plus bas, un sexe bourgeonnant, craquelé, boursoufflé, sanieux, suppurant, énorme et retenu aux épaules par des bretelles. Et, partout, des furoncles, des chancres, des tumeurs qui éclataient soudain, faisant gicler un pus plus noir que la nuit et remplissant les ténèbres d'une pétarade ininterrompue.

Tout en marchant, impassibles, le long des bêtes hargneuses, leurs gardiens se tripotaient mutuellement les appareils génitaux, léchant la pommade qu'ils extrayaient de la sorte, avec des airs gourmands.

– On va pas s'emmerder avec les connasses du bord de mer! remarqua l'un d'eux, sur un ton de bulletin météorologique, dans le charmant dialecte aux sonorités spirales qu'utilisent la plupart des peuplades mutantes.

Sous la tente de commandement, c'était l'agitation fiévreuse des veillées d'armes. Breiz Armor, le chef des Efelbays, tenait un conseil de guerre, assisté de Le Folgoët, son fidèle lieutenant, dont le rôle était pour le moment de tenir le nerf de la guerre de son supérieur. Et quel nerf! Un épieu, une cime, un arbre à came, mais souple, mais gluant, torsadé, noueux et pour lequel – à tout seigneur, tout bonheur – il n'était certes pas de voies impénétrables.

Outre ce détail anatomique remarquable, nul ne vit jamais sur terre visage plus laid, yeux plus féroces, cheveu plus clairsemé et bedaine plus flageolante, ni croûtes plus sanieuses: au milieu de ces immondices, toute une faune grouillante nichait, que le digne porteur écrasait avec des bruits répugnants et qu'il mâchonnait ensuite comme s'il se fût agi de friandises de choix.

Le Folgoët se saisit d'un crâne humain, auquel adhéraient encore des lambeaux de peau et de matière cervicale, et le remplit à ras bord de pisse de lézard.

– Breiz! Je lève mon canap à la gloire des Efelbays, à la vaillance de leur chef et au rayonnement culturel du peuple bar-soum.

– Breiz! acquiesça Breiz Armor. On va s'en foutre plein les tripes. Fais entrer les danseuses.

Quatre filles furent poussées sans ménagement et sans vêtements au centre de la tente. Elles tremblaient de tous leurs membres et tentaient de cacher leur nudité à la concupiscence des guerriers. Elles se serrèrent les unes contre les autres, cher-

chant, dans de tendres caresses, l'oubli du sort affreux qui pendait au-dessus de leurs têtes charmantes comme les pets foireux de Damoclès.

– Dansez, danseuses! ordonna Breiz Armor.

Les quatre jeunes danseuses se mirent à onduler au son d'une musique discordante, qu'un orchestre de fortune balançait à grands coups de gong, de saxaltos et de triangles. Envoûtées par le rythme sauvage et par les gris-gris aux émanations poivrées, elles se laissèrent aller à des figures endiablées. L'une s'effondra à terre en gémissant; une autre vint, par ondulations lentes, frôler de son sexe le visage de sa compagne, balayant les lèvres de ses poils frisottés. Une petite langue jaillit et, toujours rythmiquement, s'enfouit dans les humidités et les luisances. Les deux autres filles ployaient leur corps sur le groupe central, dans la position de la porteuse de cruche de Greuze: les doigts retroussant les petites lèvres, elles firent couler leur douce fontaine, en une cascade qui rebondit sur le corps et le visage de leurs amies; puis tout s'acheva dans des lèchements réciproques, tant des danseuses que des spectateurs, dont l'excitation allait croissant ainsi que, vous allez vous en rendre compte prochainement, l'irritabilité et la cruauté.

Un craquement soudain figea l'assistance: la table de bois massif sur laquelle s'appuyaient Le Folgoët et Breiz Armor venait de se fendre sous la poussée de leurs monstrueux instruments dont les têtes rougeoyantes et dégoulinantes menaçaient les danseuses, soudain dégrisées.

– Dansez! Dansez! rugit derechef Breiz Armor.

Il allongea le bras et attrapa une des filles, la ployant sans ménagement vers son ventre. La jeune danseuse émit un hoquet de dégoût et chercha à s'échapper. Les yeux de Breiz Armor virèrent à l'ultraviolet, sous la colère, et son sexe à l'infrarouge. Sous la brûlure, la fille hurla de douleur mais

la poigne implacable du démon maintenait son visage à la hauteur de l'instrument.

– Ouvre, ouvre! haleta le monstre.

Et son sexe forçait l'entrée, froissait les lèvres délicates, glissait entre elles sa masse gluante et pustuleuse. Soudain, la jeune fille fit un bond de plusieurs mètres en arrière, le visage éclaté sous la terrible décharge. Une humeur visqueuse dégouлина de sa bouche et s'étala lentement sur son corps, rongant la peau et les chairs sur son passage, comme de l'eau-forte. Les Efelbays se précipitèrent. En quelques instants, le cadavre fut démembré et les mâchoires des mutants se refermèrent en bavant sur les chairs sanguinolentes. Ne pouvant supporter plus longtemps cette affligeante scène de barbarie gastronomique, les autres danseuses eurent la décence de s'évanouir.

– Remettez-les dans le garde-manger, ordonna Breiz Armor.

– Faudrait penser à aller aux provisions, commenta, indifférent, Le Folgoët.

Puis il reprit avec entrain ses exercices masticatoires. Une scène de débauches indescriptibles suivit les agapes: le lecteur sensible me sera reconnaissant de lui en épargner les détails. Qu'il sache seulement (et salement) qu'au petit jour, quelques Efelbays avaient trépassé et que leur dépouille allait servir de garniture pour les sandwiches du voyage.

## XVI

Le lendemain, un guetteur signala l'arrivée d'un petit groupe de mutants.

– Combien sont-ils? demanda Hubert.

– Une dizaine, je crois.

Le garçon était tout excité.

– On va les écrabouiller, hein?

– Surtout pas! Ce serait perdre tout l'effet de surprise: qu'une délégation du village aille les accueillir et les guide pour qu'ils ne tombent pas dans les « fosses à requins ».

Il fit un signe aux autres desperados, qui venaient d'émerger sur le seuil de l'auberge.

– Je crois que les *vrais* ennuis commencent... Venez! Allons nous mettre un peu à l'écart.

La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre parmi les pêcheurs. Ils s'agglutinèrent sur la place, en une masse compacte, parcourue d'un vague remous d'inquiétude. La foule bariolée ne manquait pas d'allure: les sarraus claquaient au vent et les sabots, au sol. Les femmes étaient vêtues avec décence, ce qui n'empêchait nullement la coquetterie de poindre ici et là: un châle crânement noué autour des reins, un petit poisson frais gigotant en guise de boucle d'oreilles.

Un bruit de bêtes énormes martelant et raclant le pavé figea l'assistance. Les aventuriers se rencognèrent. Quand les lézards apparurent, quelques veaux marins mugirent dans le port et des lamantins pleurèrent. Les orgueilleuses bestioles tournaient

la tête dans tous les sens ; leur langue bifide allait cueillir des moustiques et autres innocentes babioles qui passaient à leur portée et de longs jets de salive jaunâtre s'écrasaient, avec un bruit mou, sur le pavé. Les lézards se braquaient sans arrêt et leurs cavaliers avaient bien du mal à les empêcher de mordre les dromadaires de leurs guides.

Les dix guerriers n'étaient pas moins arrogants que les montures. Couverts de plaques de métal qui tintaient sur leur peau livide, ils exhibaient leur corps hideux avec un plaisir évident. Ils se palpaient le sexe sans arrêt ou le frottaient contre l'échine écaillée de leurs montures. Un sourire grimaçant leur tirait les lèvres en arrière, jusqu'aux oreilles qu'ils avaient petites, poilues et extraordinairement mobiles. Une des mains était posée sur la poignée ouvragée d'un sabre gigantesque pendant que l'autre se livrait à ses savantes manipulations. Ils passèrent devant la cachette d'Hubert et d'Alice. Celle-ci saisit le bras de son compagnon.

– Regarde leur plaque pectorale ! *Le signe...*

– Quelle curieuse coïncidence !

En effet, la plaque affectait cette forme remarquable que nous avons eu l'occasion de décrire à plusieurs reprises : un cercle, séparé en deux hémisphères par un étroit ravin qu'enjambe, au quart supérieur de la hauteur, un ponton. Le tout d'une couleur rouge, du sang séché probablement, dont on avait su conserver la pigmentation par quelque épouvantable procédé.

Les Efelbays s'arrêtèrent sur la place. Le vieux Carhaix s'avança vers eux, accompagné de son fils et de quelques ancêtres chenus.

– Alors, vieux débris, grinça Le Folgoët, que nous proposes-tu au menu ? Quelques vers pilés ? de la farine d'artichaut avariée ? des filles tournées ou du poisson pourri ? Parle !

– Mes bons messieurs, chevrot le patriarche, nous ne sommes que de pauvres pêcheurs et vivons au rythme de la mer : elle nous nourrit quand elle le désire et le poisson sait déjouer les mailles des filets...

Le Folgoët éclata de rire, c'est-à-dire que son sourire s'agrandit jusqu'à dépasser largement les oreilles et finit par se rejoindre dans le cou.

– Vieux brigand ! tu sais bien que ce n'est pas ton foutu poisson qui m'intéresse... Nous t'avons toujours traité avec beaucoup d'égards, ainsi que les habitants de ce village dont nous n'avons pas rasé les maisons ni piétiné les paillassons. Notre chef, Breiz Armor, veut se montrer encore plus magnanime : dépose demain matin, à l'entrée du village, cent litres de *bibine*<sup>1</sup> et dix femmes bien nourries et nous nous dispenserons de piller ton tas de boue.

Il cracha sur les pieds du vieillard et fit mine de le piétiner avec sa monture : le vieux Carhaix recula, tremblant, mais Maël ne bougea pas d'un centimètre.

– Oh ! oh ! saliva l'immonde brigand, voilà un jeune homme présomptueux. J'ai bien envie de lui raccourcir l'arrogance en même temps que les oreilles.

Il sortit son sabre du fourreau, plissant les yeux de plaisir. Il le fixait méchamment, se repaissant par avance de la terreur qu'il pensait inspirer. Mais Maël restait immobile, ne sourcillait pas. Perplexe, Le Folgoët se massait le sexe à toute allure :

– On dirait que je ne t'effraie guère, jeune coq ! Où as-tu puisé ce courage qui manque singulièrement à tes aînés ?

– Partez ! dit Maël, méprisant.

Le visage du Efelbay rougit sous l'insulte.

– Petit idiot !

---

1. Liqueur de mauvaise qualité, à base d'algues.

Le sabre s'éleva; mais, avant qu'il fût sur la tête du jeune homme, une balle avait fracassé le bras qui le tenait. Le Folgoët poussa un hurlement de douleur et de frustration: faut pas chercher Le Folgoët quand il répare son honneur outragé.

Sa monture se cabra. Hubert et les aventuriers se précipitèrent.

– Ne les laissez pas s'échapper, cria-t-il.

La confusion était extrême. Les lézards, paniqués, ruaient dans tous les sens. Deux désarçonnèrent leurs cavaliers et les piétinèrent, faisant éclater leurs corps comme des pastèques bien mûres.

Les Triskels d'Hubert s'envolèrent; chaque spire se ficha dans le front d'un guerrier. Leurs montures s'emballèrent et mordirent le poitrail d'autres bêtes. La poussière qui s'élevait du champ de bataille aveuglait les combattants. Les sabres volaient dans tous les sens, mais ne blessaient personne. Au bout de quelques minutes, la place n'était plus qu'un tas d'agonisants. Le sang glougloutait dans les rigoles de granit, plus vert que rouge, et les sexes jetèrent, *post mortem*, un dernier hommage à la vie, qui fut perdu pour tout le monde.

Le Folgoët, seul, profitant de la mêlée, avait réussi à s'enfuir; tel un morbide fantôme aux ailes blafardes, il avançait par bonds prodigieux sur la ligne blême de l'horizon. Il ne fut plus bientôt qu'un point, un grain parmi les autres grains de sable...

## XVII

Annick soutint Maël, soudain très blanc.

– L'effet de surprise est manqué... dit amèrement Hubert.

Il posa le pied sur le front d'un mutant et arracha le Triskel avec de grands ahan! puis il l'essuya sur la peau écailleuse de sa victime.

– Il va falloir accélérer les travaux de fortification.

Toute la journée, ils remuèrent des pierres, tendirent des filets, enfoncèrent des pieux, répandirent des matières visqueuses, dispersèrent des insectes venimeux. On abandonna le projet de viviers à requins: les fosses furent recouvertes de larges feuilles d'artichaut puis de sable, et le fond fut garni de pieux dont la pointe était enduite d'un poison foudroyant, provoquant la mort par fou rire.

Les pêcheurs avaient perdu leur entrain.

– Ils vont nous hacher menu, nous éviscérer, nous bouffer tout cru! murmuraient les plus optimistes.

Le premier contact avec l'ennemi leur avait fait prendre conscience de la dure réalité des batailles, bien différente des baffes dans la gueule qu'ils se balançaient, pour blaguer, le vendredi soir, au cours d'interminables beuveries.

Chez les aventuriers, le moral n'était guère meilleur.

– Barrons-nous! bêlait Orgueil.

Tous avaient été surpris par la vitalité, la force et la cruauté des Efelbays.

– Ils ont beau être dégénérés, commentait scientifiquement Jak, ils sont loin d'être aussi pourris qu'on le dit.

Les deux frères, seuls, s'en réjouissaient : rien ne semblait leur faire plus de plaisir que d'ouvrir, à coups de biniou, des crânes grumeleux, pour y faire entrer cette vérité immuable que le plus fort est toujours le meilleur, quand il est le plus rapide.

– Qu'est-ce qu'on va s'amuser !

Des frottait l'une contre l'autre ses grandes mains d'égorgeur de charme.

Hubert prit des dispositions pour la nuit, puis les aventuriers se retirèrent à l'auberge où, après avoir commenté la situation économique et politique du pays, ils décidèrent, d'un commun accord, d'aller au lit pour se livrer, comme se plaisait à le dire Alice, à d'*aimables échanges*.

Le lit est un meuble typiquement breton, quand il n'est pas basque ou Lévitane. Celui-là était enfermé dans une grande bibliothèque, coincé entre une pile des *Mémoires* de Charles de Gaulle, un volume dépareillé des *Rois maudits* de Druon et quelques exemplaires rarissimes d'*Alice-Crime*. Lorsqu'on ouvrait les deux battants de la bibliothèque, il s'affalait de lui-même sur le sol, avec une grâce éléphanterque et touchante.

Jeanne la Rousse sauta la première dans la couette, après s'être succinctement débarbouillé le visage à coups de langue d'Annick, ce qui vaut bien le savon, reconnaissons-le. D'ailleurs, la petite langue hygiénique ne se limita pas aux splendeurs supérieures de Jeanne, elle descendit rapidement au-dessous d'une hypothétique ceinture – après un arrêt momentané aux délicieux petits seins, auxquels la sueur donnait un goût de myrtille moisie qui ne déplut pas à la lécheuse – pour se livrer à d'amples va-et-vient et à d'encore plus amples reva-et-revient. Puis elle dégringola le long des cuisses brunes et décrota savamment les pieds qui, toute la journée, avaient écrasé du pou, du cafard, du poisson pourri

et avaient même broyé, dans un instant d'inattention, le grotesque appareillage sexuel d'un Efelbay mort.

À ce tableau des ablutions vespérales de nos héros, le lecteur intelligent saisira mieux les avantages du tout-à-l'égout, de la plomberie sanitaire et, d'une manière générale, de ce qu'il est convenu d'appeler le *confort moderne*. Il en déduira par la même occasion le degré de régression que les ravages d'une guerre atomique peuvent opérer dans le mode de vie, toujours précaire et révoquant sans délai, de ses contemporains.

Quoi qu'il en soit, Jeanne ne se fit pas prier pour rendre à Annick un petit service sans lequel la promiscuité, inévitable en ces âges farouches, eût comporté bien des désagréments... alors que l'opération, en elle-même, ne semblait déplaire à personne. Les autres aventuriers s'étaient allongés et terminaient, eux aussi, leur *toilette* réciproque. Après, l'on passa à des choses plus sérieuses : les langues continuèrent leur savant mouvement giratoire mais, cette fois, sans le prétexte du nettoyage.

Alors, me direz-vous, où est la différence ?

Il n'y en pas, je veux bien l'admettre, mais cela fait trois lignes supplémentaires.



## XVIII

Ensanglanté, Le Folgoët fit irruption sous la tente de Breiz Armor, occupé à des mignardises avec quelques femelles de son espèce: d'une taille moins élevée que les mâles, et cependant gigantesques, ces redoutables maritornes mêlaient en un magma bulbeux des chairs verdasses, des seins flasques et de sèches fesses qui eussent apitoyé une institutrice en retraite, si l'une de ces charmantes demoiselles, par quelque extraordinaire hasard, avait glissé un œil égrillard à la serrure de la tente. Elles se palpaient avec de grands bruits mous, rotaient dans la bouche les unes des autres, se compissaient *ad libitum*, poussant de grands coups de langue où marinaient quelques soupirs de bien-être. Breiz Armor, dis-je, baignait dans la félicité pustuleuse lorsque son lieutenant s'effondra à ses pieds.

– Que se passe-t-il? grogna le chef des Efelbays, qui tripotait une excroissance blanchâtre – on eût dit une coiffe big'bou-denne – qui ornait le crâne chauve d'une de ses concubines.

– Breiz! Ces damnés pêcheurs ont refusé ton offre généreuse et massacré mon escorte.

De saisissement, Breiz Armor étrangla la demoiselle qui lui titillait le nerf de la guerre, le plus sensible en pareille circonstance. Ses compagnes se jetèrent sur le corps à peine refroidi et le déchiquetèrent à belle dent.

– Que dis-tu, avorton?

– Ils ont engagé des mercenaires pour les défendre, gémit le lieutenant abîmé.

Il s'évanouit. Breiz Armor se leva et, dans sa colère, donna de grands coups de pied rageurs dans le corps inanimé.

– Incapable! vaurien! imbécile! agrégé!

Il sortit de la tente, écrasant des poules et des logotypes qui picoraien sagement les excréments.

– Trémaouzen! Lesneven! Plabennec! Des montures! des hommes! du bruit, du sang et du carnage!

Au passage, il agrippa une vierge captive, lui dévora la bouche d'un baiser sanglant et l'éventra proprement avec son épieu; puis il rejeta au loin le cadavre fumant encore.

– Ça va chauffer! commenta un des affreux, avec un certain à-propos.

– Par la barbe des Tri Yann, hurla Breiz Armor, ça va mieux. Foutus pêcheurs! dès qu'on leur laisse une ligne à jeter dans la mer, ils vous plantent un poisson-scie dans le dos.

– Où va-t-on, chef? demanda Trémaouzen, un rude gaillard parmi ces rastaquouères peu commodes.

Les montures piaffaient, martelant le sable de leurs griffes. Les Efelbays, regroupés, formaient une masse haineuse d'où coulait un flot de sanie, une puanteur réellement incommode et des jurons bar-soumiens à n'en plus finir. Dans leurs mains, des arbalètes à mouches, des massues en macramé, des insectes piailleurs, des frimes joviales et bien d'autres armes épouvantables.

Au loin, des calvaires bretons entonnèrent de doux *Dies irae*, tandis que le désert se couvrait de marbrures orangées, du plus saisissant effet.

– Au village! hurla Breiz Armor. Allons remettre à leur place ces pisseurs de vinaigre et leur viande au rabais.

Il pinça adroitement la verge du héraut d'armes, qui couina.

– En avant!

## XIX

– Les voilà! Les voilà!

Le guetteur, essoufflé, parcourut à fond de train la rue principale de Plouc-off. Les pêcheurs sortirent des maisons, sans hâte, humer l'air du carnage.

– Combien sont-ils? demanda Hubert.

– Une centaine, sans compter les montures.

Un sourd grondement envahit le calme factice de l'aube prématurée. Les aventuriers se portèrent avec diligence et intelligence à un poste d'observation camouflé en artichaut géant.

– Dans un quart d'heure, ils seront sur nous, annonça Jak, après avoir consulté sa montre.

– On va se faire hacher menu par ces anthropophages... murmura Jeanne la Rousse.

Elle embrassa tendrement ses copines – on ne sait jamais, et c'est toujours ça de pris.

Jaquette Elias tremblait comme une feuille d'impôt, parcourant la morne plaine sur le dos courbaturé d'Orgueil. Rib et Des disposèrent les bataillons de pêcheurs, selon la technique dite de «la sardine à l'huile», prodiguant les derniers conseils pour une mort glorieuse et héroïque.

– Faut taper où ça fait mal!

– Vaut mieux tuer le cavalier d'abord et la monture ensuite.

– Pas plus de deux à la fois.

– Si on vous écrabouille la tête, tâchez de rendre la pareille à vos adversaires – les premiers de préférence.

– Visez le sexe!

Les pauvres pêcheurs, terrorisés, allaient au combat comme si c'était le plus beau jour de la vie de quelqu'un d'autre. Rib en accrocha un au passage.

– Dis donc, là, entre nous, avant de crever, tu n'aurais pas une petite confidence à nous faire?

Le pêcheur écarquilla les yeux.

– Ben oui, quoi, reprit Rib, agacé: vous avez bien quelques plants de cassis ou des framboisiers, dans le coin?

L'autre s'hébéta un peu plus.

– Oh! ça va! ça va! J'ai compris, vous êtes tous de mèche.

\*

Ça cavalait dans le désert. Breiz Armor, tête et vit à l'air, laissait libre cours à sa rage, tandis que sa monture piétinait les scolopendres, les scorpions maraudeurs et les vipères à pattes.

– On va les desquamer, ces arroseurs de choux, les brûler vifs! les empapaouter!

Ce dernier supplice, de loin le plus cruel, fit monter des images salingues dans le cervelet grelottant de Trémaouzen. Sur un ton de crécelle enrhumée, il ajouta:

– On va leur faire boire leur sang coupé avec de la pisse de lézard! leur limer la verge! leur gonfler les bijoux, leur casser des dents et, si ça ne suffit pas, leur lire du Hurl Barbe.

– Ouais! ouais! approuvèrent les méchants.

Quelqu'un proposa, timidement:

– On pourrait pas aussi les tuer?

Rien n'est plus ingénieux que l'esprit humain lorsqu'il s'applique à l'invention de ces outils remarquables qui servent à envoyer son prochain vers des lendemains meilleurs – forcément, puisqu'ils ne sont plus de ce monde. En plus des armes

déjà mentionnées, bringuebalaient sur les hanches des redoutables guerriers des engins pour hacher, assommer, éborgner, percer, touiller et titiller; mais le plus intrigant, et sans nul doute le plus meurtrier, de ces outils de précision était une sorte de petit canon qui s'ajustait sur le sexe du combattant et par lequel jaillissait comme plomb fondu, poison ou huile bouillante, la déliquescence liqueur séminale, sollicitée par d'adroites manipulations du canonnier. De l'avis des spécialistes, ces remarquables arquebuses pulvérisaient l'adversaire à trois cents mètres. Belle performance!

Arrivé sur la crête de la dernière dune, Breiz Armor arrêta sa troupe et renifla l'air de sa trompe molle.

– Y'a comme une odeur...

– Femelle en rut? suggéra Trémaouzen.

– Non!

– Urine de dromadaire?

– Non!

– *Pet de Printemps*, de Chamel?

– Non, non, non!... On dirait... Oui! c'est ça: ça sent la mort! Sus, sus! pas de quartier, des rondelles!

– Tue! Tue! Tue! hurlèrent en chœur les farouches assassins.

La horde déferla, annonciatrice de chaos, de pleurs et de grincements de dents. Les armes étincelaient, avides de se tremper dans autre chose que du jus de navet. Les hommes éruçtaient, pétaient: tout est bon pour s'attirer les faveurs du public. Le héraut d'armes couina à plusieurs reprises. Quelques guerriers mirent pied à terre, le canon pointé sur les fortifications des pêcheurs. Chaque porte-canon était flanqué d'un manipulateur qui lui massait vigoureusement les bourses et lui enfonçait rythmiquement un doigt dans le derrière (et le léchait quand on ne le regardait pas, le petit coquin!).

– Fschtt! Fschtt!

La décharge emporta la première ligne des défenseurs, noyant tout, brisant, dévastant. D'autres décharges claquèrent dans le vent sécot du désert, coulant quelques barques dans le port.

– Bon Dieu! qu'est-ce que c'est? s'inquiéta Hubert.

Les défenses des villageois étaient rompues. Partout des morts, des blessés qu'on achevait à la hâte à coups de sabots. La première ligne des défenseurs flotta un instant sous la charge impétueuse. Les cavaliers de la mort n'étaient plus qu'à quelques mètres, bavant et grimaçant, le cimenterre prêt à tailler des rondelles dans les chapeaux ronds.

– Hissez les filets! ordonna Jak.

La charge se brisa net. Lézards et cavaliers s'effondrèrent, hurlant et souffrant vachement. La seconde vague vit avec horreur le sol se dérober; montures et guerriers glissèrent dans les fosses camouflées, s'emplant sur les pieux enduits du terrible poison fou rire. La troisième vague martela la seconde, sabots schlopp! schlopp! dans la bouillie, escalada les monticules de la première et, libre de tout obstacle, se rua avec hargne sur les pêcheurs. Mais c'était plus par méchanceté que par réelle stratégie: les effectifs des Efelbays étaient réduits des deux tiers et ils ne pouvaient guère espérer mieux que venger leurs morts avant de périr à leur tour sous le nombre des adversaires.

– On ne se méfie jamais assez des gens intelligents, se dit amèrement Breiz Armor.

Son sabre inscrivit un Z élégant sur la poitrine d'un pêcheur. Un Triskel s'envola, le manqua de peu et s'enfonça profondément dans le front d'un accessoire. Pas mal de têtes roulèrent dans le sable; d'autres, moins nombreuses, dans la bouse. Des membres furent arrachés, des bides ouverts de part et d'autre

avec une belle ardeur. Rib et Des faisaient merveille, abattant à coups de biniou montures et cavaliers, dont les lambeaux, étalés sans ordre autour d'eux, dessinèrent en peu de temps une œuvre d'art digne d'un Jackson Pollock. Malgré ces détails piquants, qui pourraient faire croire à un ordonnancement rigoureux du combat, la pagaille était extrême et il n'était pas rare que l'on embrochât son voisin au lieu de l'adversaire, et réciproquement.

Jeanne Hachette, nue et couverte d'un sang glorieux et verdâtre, taillait des bavettes tout en se frottant vigoureusement le clitoris. L'excitation du combat la comblait si pleinement qu'elle urina dans la bouche d'un moribond, ce qui le sauva miraculeusement. Alice décochait trait sur trait, l'arc toujours bandé, la flèche alerte et l'œil vif, malgré une méchante estafilade qui lui barrait le front. Annick jouait du couteau, tranchant net l'affût des canons, provoquant des flots de sang blême qui la recouvraient, habile camouflage. Par une manie de collectionneuse bien excusable, elle détachait d'un coup net et précis les énormes bourses barsoumiennes et les suspendait à sa ceinture comme autant de porte-bonheur.

Tant et si bien qu'au bout de quelques heures de tapage, les Efelbays en eurent assez et Breiz Armor sonna la retraite sur un olisbos, son héraut d'armes ayant trépassé dans l'affrontement. Une poignée de mutants parvint à s'échapper, abandonnant les blessés et les morts à la rage piétinante des vainqueurs du jour. Leurs fesses écailleuses disparurent bientôt à l'horizon. Déjà, des nécrophages mastiquaient les tumeurs, suçotaient les furoncles, grignotaient les os fracturés. Le champ de bataille était un champ d'horreur, une mélasse barbare et dégoûtante dans laquelle pataugeaient les pêcheurs survivants, ivres et déments. Certains, il nous est pénible de relater de tels égare-

ments, se roulèrent dans le magma visqueux, poussant à pleins poumons un hymne patriotard et ringard :

*Ils ont des chameaux ronds*

*Vive la Breta-h-ne...*

## XX

Pour marquer cette victoire inespérée, les villageois préparèrent une petite *sauterie*. Il fallait bien fêter les vainqueurs et enterrer dignement les morts.

La *sauterie* – Fest Noz en Bre-ton – est une charmante coutume que bien des lecteurs apprécieraient, s'ils pouvaient vivre jusqu'à ces âges d'infortune qui succéderont à nos brillantes et frivoles civilisations. Sautillant, femmes et damoiselles allaient d'un mâle à l'autre, l'enlaçant et se frottant à lui de la plus lubrique manière, palpant, par-dessus les rudes pantalons bouffants encore maculés de sang, les généreuses (ou pingres) dispositions de la Nature. Les desperados, un peu surpris et amusés par ce dévergondage léger, qui contrastait de la plus saisissante façon avec la pruderie coutumière des pêcheurs, se laissèrent entraîner dans le tourbillon virevoltant. C'était un sein qui se logeait sans coup férir dans une paume, un baiser qui s'endormait sur une bouche, une main frôleuse... et tout cela au vu et au su de la population assemblée.

Seul Jaquette Elias était exclu de la liesse générale : les adorables pécheresses s'écartaient de lui et le moquaient de moues tentantes et de gestes polissons. Ah ! les gaillardes. Les deux mignonnes qui avaient entrepris Jak et Hubert l'avant-veille se collaient à eux, souples, tièdes et, ma foi, bien appétissantes. Le chouchenn coulait déjà et la musique ressassante des violons et des binious entraînait la ronde toujours plus loin, toujours plus loin, vers d'autres écarts. Un pêcheur, soudain, se désaha-

billa avec frénésie; il arracha les vêtements de sa partenaire et roula avec elle sur le sol.

– Ben dis donc! béa Jaquette Elias.

Ce fut le signal. D'autres pêcheurs se ruèrent en avant, bousculant vierges effarouchées et matrones pendouillantes. Les corps grouillèrent bientôt sur la place centrale de Plouc-off: on eût dit qu'un gros ver blanc, quelque monstre marin ou autre hybride fantasme, venait là accomplir une rituelle et secrète besogne. Le magma s'agitait, se boursoufflait, se ramassait puis s'étalait à nouveau, s'étendant à chaque pulsation, tel un gigantesque protozoaire. La musique accéléra le tempo, martelant l'air de rythmes frénétiques, de syncopes hallucinées.

– Le repos du guerrier! gloussa Jeanne la Rousse, dont les petits pieds caressaient un membre tendu et noueux comme un vieux filet.

Sa bouche avalait et suçotait les nymphes affaissées d'une grasse mégère qui avait assis son énorme postérieur sur son visage. Plus bas, elle se sentait fouillée par toutes sortes d'objets inconnus qui la perforaient, la mouillaient, la graissaient, la chatouillaient de mille et une manières.

Annick disparaissait sous un lot de veuves de marins perdus en mer, qui avaient fait le vœu de ne plus toucher l'eau de leur vie et se nettoyaient ardemment à coups de langue. Rude travail, qui ne rebutait guère l'effrontée fille du désert: sa langue avalait les couches de crasse, défrisait les poils collés par la sueur, lichotait les béances croupies comme s'il se fût agi d'un petit-déjeuner dans un hôtel de luxe. Ah! on s'en donnait du plaisir, dans le petit village. Jaquette Elias s'éloigna, pleurnichant sur le poil décoloré d'Orgueil, dont il flattait les bourses desséchées. Mais le plus heureux, c'était Hubert. Les deux jolies friponnes avaient réussi à l'extraire du tas, bien décidées à l'«achever» avant la fin de la nuit.

- Moi d’abord! dit l’une.
- Moi d’abord! répondit l’autre.

Elles se jetèrent ensemble sur Hubert qui les attendait, fermement campé sur son membre. Elles se chamaillèrent quelques minutes, roulant sur le corps de l’aventurier, qui poussait bien des soupirs, le pauvre garçon! Puis l’une des jeunes filles s’enfonça d’un coup sur son sexe, tandis que l’autre s’asseyait sur sa bouche, remuant du derrière. À peine la figure s’était-elle composée que, hop! elles revenaient s’emmêler et se chamailler; puis, à nouveau, Hubert sentait sa verge glisser contre de la fourrure et sa langue s’enfoncer dans des senteurs printanières. Pendant une bonne heure, elles caracolèrent ainsi sur l’infortuné, s’emmêlant parfois au point qu’il craignit qu’elles ne se dénouassent plus. À chaque retour de carrousel, sa langue détectait une fraîcheur nouvelle et son membre fouillait des chairs plus ardentes.

\*

– Ils ne s’ennuient pas pendant les longues soirées d’hiver, s’exclama Alice.

– Chut! fit Hubert.

Les aventuriers avaient abandonné la *sauterie* au milieu de la nuit et patrouillaient à la périphérie du village.

– Tu crois qu’ils vont revenir? demanda Annick.

– Ça dépend, répondit Jak: s’ils ont jeté toutes leurs forces dans la bataille, on ne risque guère de revoir les survivants; si ce n’était qu’une petite délégation, le problème reste entier.

– Juste! approuva Des.

La nuit était calme, seulement troublée par les mastications sévères des animaux qui festoyaient dans les débris du combat.

Jusqu’au petit jour, ils sillonnèrent le désert.

– Ça suffit, rentrons! dit Hubert d'une voix lasse.

Ils redescendirent vers le village. Quand ils arrivèrent sur la place, une voix railleuse les accueillit.

– Alors, la promenade a été bonne?

## XXI

Une centaine de Efelbays jaillirent d'un peu partout et cernèrent les aventuriers avant qu'ils aient eu le temps de réagir.

– Quelle bonne surprise! dit Breiz Armor.

Ses dents grinçaient de rage et ses doigts enserraient le cou du pauvre Jaquette Elias, qui fit « couic! ». Derrière le chef des Efelbays apparut la trogne peu ragoûtante de l'atomiste, dont les méchants petits yeux bavaient de satisfaction. Si vous n'avez jamais vu des petits yeux méchants baver de satisfaction, vous auriez dû voir ceux-là: ils étaient exemplaires.

– Qu'est-ce que je t'avais dit! soupira Alice, en se tournant vers Hubert.

– La mansuétude est un vilain défaut, concéda le no'lander.

Breiz Armor se tenait à distance du groupe. Il balançait à bout de bras la dépouille de l'infortuné Jaquette Elias, qui n'écrirait plus jamais l'histoire des desperados, et rugit.

– Alors, que dites-vous de ma petite réception: l'accueil est-il à la hauteur de vos honorables personnes?

De sa main libre, il attira le pauvre Orgueil, dont il fit craquer vilainement les vertèbres. Un dromadaire qu'on se transmettait de père en fils depuis plusieurs générations! Y a des gens qui ne respectent vraiment rien.

– Qu'allez-vous faire des pêcheurs? demanda Hubert calmement.

– Ils seront punis! glapit l'atomiste. Ils ont osé braver les

dieux Aidéhef et Céha. Ils ont humilié leur grand prêtre: on leur coupera le compteur.

Il fit un geste de la main au niveau de sa gorge, pour qu'il n'y ait pas de doute possible sur le sort affreux qui attendait les villageois.

– Quant à vous, immondes suppôts de Gédéhef, votre mort sera un long supplice et un grand festin pour les amis d'Aidéhef et de Céha.

Il se tourna vers Breiz Armor.

– Que préfères-tu? rillettes? grillades au feu de bois? steak tartare ou boudin noir?

L'atomiste salivait sur le gland du féroce soldat, venu mugir dans nos campagnes.

– J'aime bien le boudin... rêva Breiz Armor.

L'atomiste pressa plus fort le membre égorgeur de nos fils et de nos compagnes. La pommade partit avec un claquement sec. Le prêtre avala goulûment, gargouillant abominablement et sirotant jusqu'à la dernière goutte.

– Tuez-les! râla Breiz Armor, emporté par le plaisir.

Il secoua avec vigueur son instrument sur les lèvres du vieillard, lui fendant la lèvre inférieure en deux jusqu'au menton. L'immonde bonhomme s'affaissa en gémissant.

Les guerriers resserrèrent le cercle. On crachota par terre on écrasa quelques amibes qui traînaient par là, on desquama un lépreux rigolard. Ils exhibaient des sabres à dents de scie, des hachoirs monumentaux, des couteaux de cuisine, des lames à étriper, à éviscérer, à perforer les abdomens.

– *Tiens, voilà du boudin! voilà du boudin! tsoin! tsoin!* chantaient les mutants pour se donner du courage.

Les aventuriers se regardèrent; dans leurs yeux se lisait la farouche détermination de résister le plus longtemps possible à la Mort, par la vie même s'il le fallait.

– Oh! oh! dit Hubert. Du calme! Entre gens intelligents, il est toujours possible de parvenir à une transaction où aucune des parties ne sera lésée...

Il avisa le médaillon qui ornait la poitrine de Breiz Armor... le symbole!

– D’ailleurs, reprit-il, nous sommes de la même famille... Rib et Des, baissez vos pantalons.

Les deux énormes brutes saisirent le sens de cette requête incongrue à l’heure du trépas: le symbole rougeoya sur leurs fesses accolées.

– Diantre! s’écria Breiz Armor, piétinant l’atomiste, dont le crâne éclata comme une bouse. Quelle curieuse coïncidence, en effet. Holà! mes hommes, n’étripez pas ces braves gens.

Avec soulagement, les aventuriers virent le cercle des Efelbays se rompre. Breiz Armor tint à vérifier de lui-même l’étonnante parenté: il examina un à un les desperados, fouillant de ses doigts malpropres les replis d’Alice, pétrissant maladroitement les seins d’Annick et flairant le gland d’Hubert et l’anus de Jak, toutes parties paraphées par le signe distinctif. Les no’landers s’aperçurent alors de la méprise qui leur avait fait prendre pour un ornement l’excroissance de chairs violacées qui s’étalait sur la poitrine de chaque guerrier.

– Cessons ces luttes fratricides! dit Breiz Armor d’une voix émue.

Sanglotant, il enlaça Hubert et l’embrassa avec fougue.



## XXII

Breiz Armor insista :

– Si ! Si ! Prenez la plus belle.

Les desperados jetèrent un dernier coup d’œil sur le petit village et, le cœur serré, montèrent dans la barque de pêche.

Ils y avaient entassé, avec l’aide des mutants, mille richesses, volées dans les serres secrètes du village : cocos blancs (bien plus que les deux kilos qui leur avaient été alloués en salaire), poireaux, salades, concombres et même un plant d’artichaut nain.

Breiz Armor, sur la jetée, mastiquait un avant-bras.

– Bon appétit et bonne route ! leur lança-t-il gaiement – agitant le sanglant trophée –, tandis que le bateau s’éloignait, poussé par la brise.

Les hurlements des pêcheurs, dont la viande boucanée nourrirait les mutants durant de longs mois, jetaient une note discordante sur ces touchants adieux. La côte disparut rapidement et les horribles bruits s’estompèrent. À bord, Hubert, Annick, Jak, Alice, Rib et Des, Jeanne la Rousse, suivaient les conseils de navigation que leur prodiguaient Maël et Gwendoline, qui avaient échappé au massacre des pêcheurs avec la complicité des aventuriers.

– Que c’est beau, l’océan ! soupira Annick.

Par quel destin capricieux avaient-ils choisi le plateau de fruits de mer à la place du désert ? Ils n’auraient su le dire : un pressentiment les poussait à fuir cette terre breto-h-ne envahie

par les hordes féroces et dévastatrices. Qu'allaient-ils chercher sur les flots? Existait-elle réellement, comme le prétendait la légende, cette terre fertile que l'isolement avait préservée du désastre général? Une île! disaient les uns; un continent! renchérisaient les autres.

Hubert, morose, se tenait à l'avant, scrutant l'horizon. Alice s'approcha de lui et appuya sa joue sur son épaule.

– À quoi penses-tu?

– À ce symbole qui nous lie si étroitement et qui nous a sauvé la vie... N'est-ce pas étrange?

– Oui... déjà, les frères Nucléiques, c'était déroutant; mais les mutants, là, ça devient craignos...

Hubert s'ébroua pour chasser de sombres pensées, qui s'affaîlèrent autour de lui en petits tas grisouillants. Il sourit à Alice et embrassa tendrement ses lèvres.

– Laissons cela... Oh! regarde!

Un couple de loups-bars, lointains cousins des loups-phoques chers à Alphonse Allais, s'ébattaient dans l'eau; dès qu'ils aperçurent l'embarcation, ils se ruèrent dessus, pétaradant du derrière, et essayèrent d'en lacérer les flancs à coups d'ailerons, composés de maillons ressemblant à s'y méprendre à une chaîne de vélo. Une curieuse excroissance en forme de banane leur barrait le front.

– Qu'est-ce qui leur prend? s'inquiéta Jeanne la Rousse, accourue au bruit.

– Ils vont défoncer la coque! s' alarma Jak.

Deux balles firent sauter les *bananes* et les crânes des bestioles, dont le sang rouge attira les redoutables requins *marteau-faucille*.

– Nous qui venons chercher la paix... soupira Annick.

Les deux frères Nucléiques, à l'arrière, surveillaient la marche du navire, en compagnie de Maël et de Gwendoline. Ils eurent

une pensée émue pour le double pégason, errant dans le désert ou, pire, transformé en sandwiches par les Efelbays.

La nuit, les desperados, à l'exception des frères Nucléiques, qui dormaient sur le pont, descendirent dans l'étroite cabine. Jeanne et Annick avaient étendu les cocos sur le sol, en guise de matelas. Ils se déshabillèrent en hâte et se roulèrent dedans, riant comme des fous.

– Riches! nous sommes riches, exultait Jeanne la Rousse.

Elle saisit une poignée de haricots et les fit couler entre les seins d'Annick. Les petits grains rebondissaient et cascadaient sur la peau, prenant des reflets dorés à la lueur des bougies. Jeanne attira sa compagne, roula avec elle dans les précieux fayots et lui en enfonça dans le derrière, pour rigoler.

Alice, à califourchon sur Jak, tout en allant et venant sur son membre, mâchonnait des cocos. Jak chanta :

*Une poule sur un dur*

*Picotait du grain mûr*

*Picoti picota*

*Lève la queue et puis s'en va.*

– Et si on mangeait de la salade? proposa Annick, gourmande.

– Oui! oui! oui!

Excités comme des doryphores, ils plongèrent dans leur trésor, en extrayant deux plants de salade et un concombre.

– Qu'est-ce qu'on va se mettre! saliva Hubert.

Il s'empara du concombre et croqua dedans.

– Hum! c'est bon.

– C'est encore meilleur quand tu l'épluches, lui conseilla Alice, qui avait cultivé son jardin, au temps lointain de sa première jeunesse, avant d'être atteinte d'immortalité.

Les feuilles de salade furent vite avalées, non sans avoir caressé des seins, enrobé des pénis gourmets, frotté des clitoris;

car, en ces âges farouches, on attribuait toutes sortes de vertus à la verdure, à en faire rougir une grenouille de bénitier. Une mêlée générale s'ensuivit, que le roulis et le tangage de l'embarcation s'ingéniaient à rendre plus inextricable encore. Oublieux du sort de leurs concitoyens — et de leur bonne éducation —, Maël et Gwendoline se joignirent aux ébats généraux. Soupirs et halètements montaient dans la nuit pure de toute souillure.

\*

Ainsi passèrent les jours. Ainsi coulèrent les nuits. La verdure disparut en premier, puis le grain se raréfia, malgré les poissons que Rib et Des pêchaient à chaque repas. Un jour vint où le dernier coco fut partagé, équitablement, en neuf parts que chacun savoura. Le distillateur du navire fournissait suffisamment d'eau pour les besoins de la petite communauté; mais à quoi bon faire chauffer la soupe, si l'on n'a plus de fayots à mettre dedans?

Les deux frères Nucléiques disparurent les premiers: un matin, en se levant, les aventuriers trouvèrent le pont vide de toute âme, à supposer qu'ils en aient jamais eue. Quelque temps après, ce fut le tour de Jak Locronan, parti pisser en pleine nuit et jamais revenu. Les survivants maigrissaient, se querellaient; l'ennui empoisonnait leurs journées et les remords comblaient les vides de leurs nuits. On ne se caresait plus depuis belle lurette, on s'entassait les uns sur les autres sans plus d'attention que dans un métro ou dans un coffre de banque suisse.

Annick Le Guilvinec et Jeanne la Rousse moururent des blessures qu'elles s'infligèrent au cours d'une dispute: Jeanne planta sa hachette dans le front de son amie; Annick, avant de basculer dans la mer, lui lança son couteau en plein cœur. Tout

ça pour une pelure d'oignon, coincée entre deux planches de la cale.

Alice vieillit. Elle récupéra ses années d'un seul coup, cumula les rides, se dépouilla à toute vitesse de son immortalité : une petite vieille ratatinée, puis un tas de poussière que les vents du large dispersèrent dans les flots. Hubert Plancoët ne voulut pas survivre à tant d'infortunes : il coinça deux Triskels dans ses oreilles et le troisième entre ses jambes et sauta par-dessus bord.

\*

Seuls, Maël et Gwendoline, forts de l'amour qui les unissaient et aussi, peut-être, parce que le destin avait oublié de leur marquer les fesses du symbole redoutable, poursuivirent l'interminable route vers Nulle-Part. Toute la journée, ils restaient allongés sur le pont, se contentant d'ouvrir la bouche pour happer au passage les poissons volants.

Un jour – combien de temps s'était-il écoulé depuis la disparition du dernier desperado ? – Maël se dressa.

– Gwendoline ! Terre ! terre ! terre !

Ils se précipitèrent à l'avant du bateau, riant et pleurant tout à la fois. La barque approchait rapidement de la côte : déjà, ils distinguaient une jungle épaisse, d'une curieuse couleur, pourpre, qui couvrait toute terre, à perte de vue. Quand ils furent à quelques encablures du littoral, ils ne purent cacher leur désappointement : l'île était un plateau surélevé, parfaitement circulaire et bordé de falaises de grès rouge tombant abruptement dans la mer.

Ils longèrent le rivage pendant plusieurs heures, désespérant de trouver une crique dans cette étrange et uniforme muraille. Après en avoir contourné près de la moitié, ils débouchèrent

brusquement à l'entrée d'un étroit canal; on l'eût dit creusé artificiellement dans l'épaisseur du plateau: il était parfaitement rectiligne et les falaises de grès le bordaient de chaque côté. Mais, tout au fond, Maël et Gwendoline distinguèrent des maisons et une jetée où étaient amarrées quelques barques de pêche.

Quand ils furent tout près, des gens leur firent des signes amicaux et un groupe de jeunes filles, plus belles que la plus étoilée des nuits, les accueillit en chantant:

*Bienvenue à Olym...*

## Note de l'éditeur

Ici s'achève *les Celtes mercenaires*. La chute brutale du récit, au moment où semble s'ouvrir une deuxième période de ces curieuses aventures, décevra plus d'un lecteur. Nous nous en excusons auprès d'eux, mais l'auteur a emporté l'autre partie dans l'au-delà.

Né, selon ses propres affirmations, « en septembre 1976 sur les marches d'une Agence nationale pour l'Emploi », Hurl Barbe publia, de son vivant, deux romans : *Alice-Crime*<sup>1</sup> et *Pompe le Mousse*<sup>2</sup>.

Rappelons brièvement les circonstances de sa disparition :

Sur une plainte des voisins, que l'odeur incommodait, la police força la porte de son appartement. On découvrit avec horreur l'écrivain, mort depuis plusieurs jours, la tête appuyée sur la machine à écrire, où le dernier feuillet des *Celtes mercenaires* était encore inséré. Les chairs commençaient à se décomposer et les rats les grignotaient avec appétit.

Lorsqu'on le releva, une tache rouge, sur le front, attira l'attention des policiers : ils crurent d'abord à une blessure dont le sang aurait coagulé ; mais la petite plaque se détacha : il s'agissait tout simplement de la marque de la machine à écrire : *Olympia*, qui s'était incrustée dans le front du mort, lors de sa chute en avant.

La cause du décès n'a pu être déterminée par le médecin légiste.

---

1. Deleatur, 1979 ; rééd. Ginkgo éditeur, 2004.

2. Éditions de la Brigandine, 1982 ; rééd. Sous la Cape, 2010.